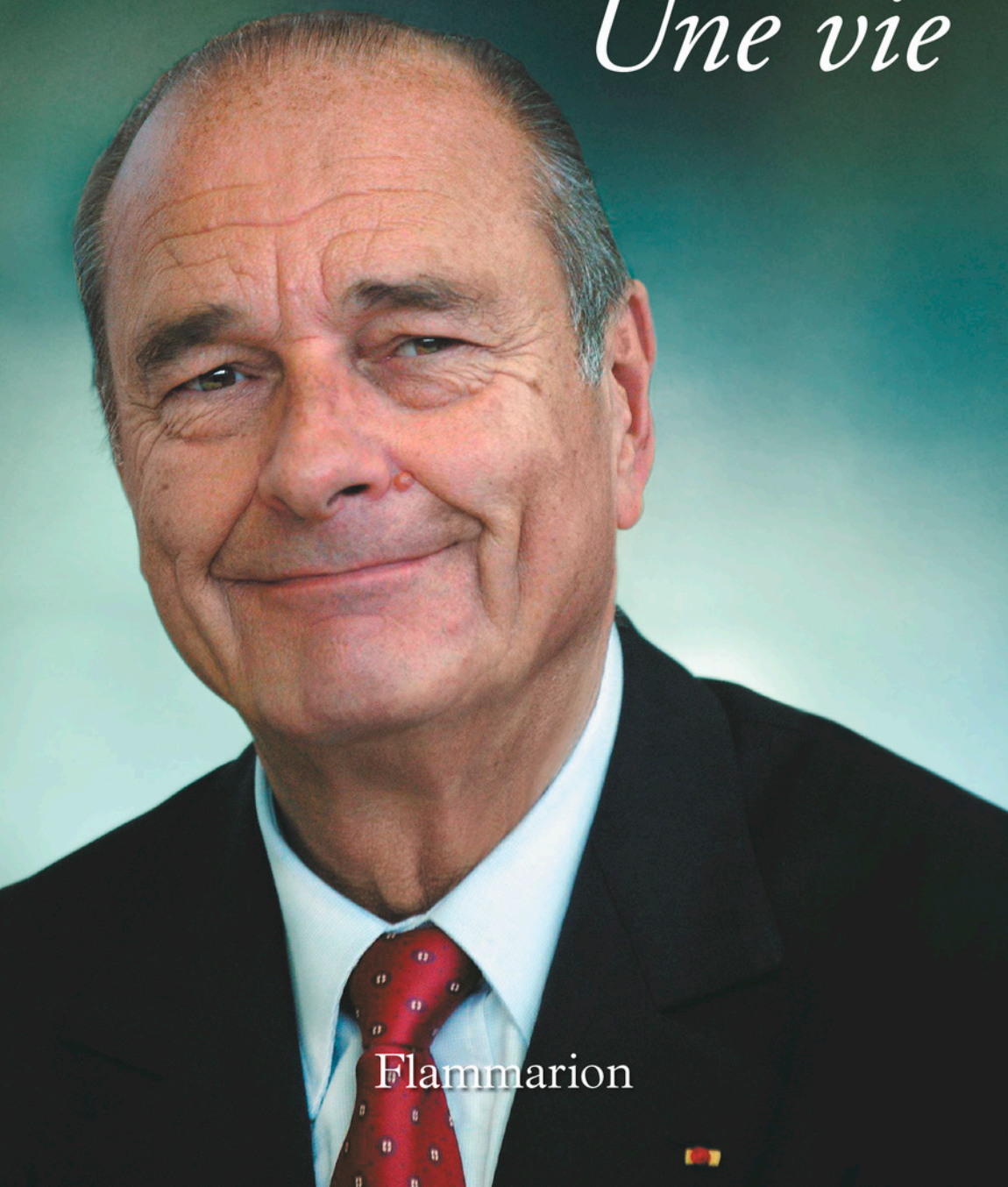


Franz-Olivier Giesbert

CHIRAC

Une vie



Flammarion

Franz-Olivier Giesbert

CHIRAC

Une vie

« J'ai rencontré Jacques Chirac pour la première fois en 1972 et je l'ai ensuite suivi de près pendant quatre décennies, mais je ne suis pas sûr d'avoir percé sa vérité, tant elle a toujours couru vite.

De Jacques Chirac, on a dit tout et son contraire. Qu'il était faible et autoritaire, populiste et technocrate, versatile et cabochard, ignare et cultivé ou encore qu'il y avait du bon Samaritain chez ce maître de l'assassinat politique. C'est beaucoup pour un seul homme, mais il aura été, tout au long de sa carrière, un personnage gigogne, gaulliste, bonapartiste, libéral, étatiste et radical-socialiste selon les ans.

Jacques Chirac restera un cas dans l'Histoire de France. Une incongruité et un record de longévité. Membre du gouvernement sous de Gaulle puis Pompidou pendant sept ans, il fut ensuite Premier ministre sous Giscard et Mitterrand, soit quatre ans en tout, avant de présider le pays douze ans durant.

À force de vivre en concubinage avec la République, Jacques Chirac a fini, dans une de ses dernières transfigurations, par se confondre avec elle, l'histoire de cet homme devenant l'Histoire de France, pour le meilleur et pour le pire.

C'est ce destin que j'ai voulu raconter après avoir suivi pas à pas ce personnage noué et mystérieux qui, tout au long de sa vie, n'a jamais été celui que l'on croyait. »

F.-O.G.

Flammarion

Jacques Chirac,
une vie

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Flammarion

La Tragédie du président, 2006 ; J'ai lu, 2007.

L'Immortel, 2007 (Grand prix littéraire de Provence) ; J'ai lu, 2008.

Le Lessiveur, 2009 ; J'ai lu, 2010.

Monsieur le Président, 2011 ; J'ai lu, 2012.

Aux Éditions Autrement

Manifeste pour les animaux, 2014, avec les contributions de Boris Cyrulnik, Michel Onfray et Élisabeth de Fontenay.

Aux Éditions Fayard

L'animal est une personne, 2014.

Aux Éditions Gallimard

Le Vieil Homme et la mort, 1996 ; Folio 1997.

Mort d'un berger, 2002 ; Folio, 2004.

L'Abatteur, 2003 (« La Noire ») ; Folio policier, 2006.

L'Américain, 2004 ; Folio, 2006.

Le Huitième Prophète ou les Aventures extraordinaires d'Amros le Celte, 2008 ; Folio, 2009.

Un très grand amour, 2010 ; Folio, 2011.

Dieu, ma mère et moi, 2012.

La Cuisinière d'Himmler, 2013 ; Folio, 2014.

Aux Éditions Grasset

L'Affreux, 1992 (Grand Prix du roman de l'Académie française) ; Folio, 2008.

La Souille, 1995 (Prix Interallié) ; Folio, 2008.

Le Sieur dieu, 1998 ; Folio, 2007.

Aux Éditions du Seuil

François Mitterrand ou la tentation de l'histoire, 1977 ; Points, 1990.

Monsieur Adrien, 1982 ; Points, 1991.

Jacques Chirac, 1987 ; Points, 1995.

Le Président, 1990 ; Points, 1991.

La Fin d'une époque, 1993 (Fayard-Seuil) ; Points, 1994.

François Mitterrand, une vie, 1996 ; nouvelle édition, 2011.

Aux Éditions J'ai lu

Le Jour de gloire est arrivé, avec Éric Jourdan, 2007.

Franz-Olivier Giesbert

Jacques Chirac,
une vie

Flammarion

Première édition de *Jacques Chirac* © Éditions du Seuil, 1987.
Première édition de *La Tragédie du Président* © Éditions Flammarion, 2006.
Pour la présente édition © Éditions Flammarion, 2014.
ISBN : 978-2-0812-8012-0

« La récompense des grands hommes, c'est que longtemps après leur mort, on n'est plus bien sûr qu'ils soient morts. »

Jules Renard, *Journal*

Prologue

C'était en Corrèze, en 1973. J'étais venu suivre, en journaliste, la visite de Jacques Chirac, jeune ministre, dans un centre de handicapés mentaux. Comme d'habitude, il me sema. Je partis à sa recherche et finis par le surprendre dans une chambre. Il était agenouillé auprès d'un débile profond. Il lui tenait la main et le regardait dans les yeux en lui parlant doucement.

Quand Chirac m'aperçut dans l'embrasure de la porte, une gêne et une rougeur passèrent sur son visage. Puis, se ressaisissant, il me dit avec un sourire vainqueur et une voix que l'émotion rendait un peu sourde : « Regardez, il sourit. Même les débiles profonds ont des lambeaux de conscience. »

Extraordinaire image sulpicienne. À moins qu'il ne s'agisse de l'effet de scène d'un grand acteur. C'est ce jour-là que j'ai commencé à m'intéresser à Jacques Chirac.

Était-il, à cet instant, lui-même ou un autre ? À l'expérience, en fait, il apparaît toujours comme lui-même et un autre.

J'ai travaillé sur Jacques Chirac pendant près de quatre décennies. Je ne suis pourtant pas sûr d'avoir percé sa vérité, tant elle a toujours couru très vite. Plus je croyais m'en approcher, plus elle m'échappait.

C'était un homme qui ne se la jouait pas et qui aimait les gens, surtout quand ils étaient de peu ou de rien. Une anecdote le résume mieux que tout. Quand il sortit de l'École nationale d'administration, l'huissier ne se contenta pas de donner le nom du premier, mais clama de sa voix de stentor : « Monsieur Rouvillois est major. Monsieur Chirac, seizième »¹.

1. Au classement général de la promotion « Vauban », en 1959, Chirac est arrivé seizième, et onzième au classement de sa section « administration économique et financière ».

Tout Chirac était là : l'huissier était devenu son copain. La France est un pays monarchique et assez crédule où, pour être considéré, il faut afficher des airs profonds, les yeux plissés, tournés vers l'horizon, le menton césarien, en observant des silences éloquentes. Sans oublier de creuser la distance avec le petit personnel. Chirac n'a jamais été de ce genre-là. Il n'avait pas le sens des hiérarchies sociales. Il y avait du bon Samaritain en lui. C'est ce qui l'a toujours racheté.

C'est pourtant le même personnage qui n'a cessé de mentir, promettre, tromper et neutraliser ses ennemis, avec un cynisme certain et un art consommé de l'assassinat politique. C'est le même aussi qui, méfiant à l'extrême, au crépuscule de son règne, s'était retranché de tout, dans une solitude qui confinait à l'autisme. Il est vrai qu'il avait une excuse : peu d'hommes d'État ont été à ce point trahi et piétiné, de plus par ceux-là mêmes qu'il avait, tel Édouard Balladur ou Nicolas Sarkozy, les plus choyés et promus. Le pouvoir l'a métamorphosé.

Pétaradant, truculent et chevaleresque, Jacques Chirac eut d'abord l'air de tomber d'un roman d'Alexandre Dumas avant de finir par incarner la France radicale-socialiste, à la manière d'André Ledru-Rollin, qui, pendant la révolution de février 1848, déclara à des manifestants qui bloquaient une barricade : « Laissez-moi passer, il faut que je suive les autres, je suis le chef. »

C'est l'histoire de ce destin et de cette métamorphose que j'ai voulu raconter après avoir suivi pas à pas, pendant des années, un homme mystérieux qui, tout au long de sa vie, n'a jamais été celui que l'on croyait.

De Jacques Chirac, on a tout dit et son contraire. Qu'il était faible et autoritaire ; libéral et dirigiste ; populiste et technocrate ; versatile et cabochard ; socialisant et fascisant ; sentimental et calculateur. On l'a comparé tour à tour au général Boulanger, au bon père Queuille, à Napoléon Bonaparte, à Margaret Thatcher, à Guy Mollet, au général Pinochet et à Georges Clemenceau.

C'est beaucoup pour un seul homme. Mais à force de jouer des partitions différentes en gigotant dans tous les sens, Chirac a fini par imposer au pays un personnage gigogne, gaulliste, bonapartiste et radical-socialiste selon les ans. D'une certaine façon, il fut tout cela à la fois.

Sans doute avait-il une vérité : cette haine de soi qui se traduit par un manque d'assurance, des complexes en tous genres et une tendance, rare à ce niveau de réussite, à l'autodénigrement permanent,

Il y avait, de surcroît, beaucoup de masochisme en lui. Il fut même un cas d'école d'aliénation à la politique. À Matignon, à l'Hôtel de Ville de Paris, puis à l'Élysée, son bureau fut sa geôle. Ses journées ne laissaient jamais de place à l'imprévu, sauf pendant les campagnes électorales où il retrouvait l'exubérance un peu forcée des détenus en permission judiciaire. Esclave de son métier, il s'était cloîtré. La plupart du temps en conduite automatique, il égrenait des phrases toutes faites, des formules passe-partout et les mêmes sempiternelles blagues. Il ne portait en lui aucune transcendance ni aucun désir, à part celui de rester au centre de la scène sur le mode : « J'y suis, j'y reste. »

Moins retors qu'on l'a prétendu et plus cultivé qu'on le pensait, ce n'était pas un homme médiocre. Il avait au moins quelques principes. S'il ne croyait pas forcément ce qu'il disait, il croyait toujours à ce qu'il faisait et le faisait avec soin.

D'une méticulosité enfantine, il ne laissait rien au hasard. Avec lui, tout était toujours classé, les dossiers comme les gens. Pour preuve, il vouvoyait systématiquement tous ceux qui avaient d'abord été des membres de son cabinet, comme Juppé et Villepin, et tutoyaient tous les autres, comme Séguin ou Fillon. À part Sarkozy et Raffarin qu'il tutoyait, mais qui, malgré ses demandes répétées, persistaient à le vouvoyer.

Sans son sens de l'organisation, son professionnalisme pointilleux et son adaptabilité idéologique, il n'aurait sûrement pas été aussi increvable : de son entrée au cabinet de Georges Pompidou à Matignon, en 1962, à son départ de l'Élysée, en 2007, après un long règne, Jacques Chirac n'a jamais quitté les lambris des palais officiels.

Il restera un cas dans l'Histoire de France. Une incongruité et un record de longévité. Deux fois Premier ministre (1974-1976 et 1986-1988), il aura gouverné le pays pendant quatre ans avant de le présider pendant douze ans. Auparavant, il aura été, sept ans durant, secrétaire d'État ou ministre sous de Gaulle, puis Pompidou.

Vingt-deux ans de pouvoir, à quoi il faut ajouter, quand il n'était pas aux affaires, les années comme maire de Paris, ce qui fait trente-neuf ans au total. Pas banal.

À force de vivre en concubinage avec la République, Jacques Chirac a fini, dans une de ces dernières transfigurations, par se confondre avec elle, l'histoire de cet homme devenant l'Histoire de France, pour le meilleur et pour le pire.

Il est vrai qu'il ressemblait trop aux Français pour qu'ils ne se reconnaissent pas en lui. Le chiraquisme n'a jamais été mieux défini que par l'ancien garde des Sceaux Jacques Toubon qui fut l'un de ses grands serviteurs :

« Chirac est comme tous les journaux, comme le quotidien *Le Parisien* qui, un matin, s'inquiète du trou de la Sécurité sociale et, quelques jours plus tard, de la réduction des dépenses de santé. À juste titre, dans les deux cas, cela va de soi. En fait, il est incroyablement représentatif des Français. Avec leurs aspirations, leurs contradictions et leur pusillanimité... C'est parce que le pays a ressenti ça qu'il a été deux fois président. Sinon, il n'aurait pas eu ce destin ¹. »

Artiste en représentation, Jacques Chirac a donné, tout au long de sa carrière, le sentiment de ne pas oser être lui-même. Pour se faire aimer ou comprendre, il n'a jamais hésité à changer de costume ou de discours. C'est ainsi qu'avec lui, tout recommençait toujours quand tout paraissait fini : il s'est donné sans arrêt les moyens de sa renaissance et de sa régénérescence, sans subir les mêmes lois de gravité que les autres politiciens.

Jamais apaisé ni accompli, capable de se créer et de se recréer en fonction des circonstances, Jacques Chirac aura finalement été, sans le savoir, l'un des meilleurs disciples de Hannah Arendt, théoricienne du libéralisme et de l'antitotalitarisme, qui écrivait dans *La crise de la culture* : « Je crois que la pensée, comme telle, naît de l'expérience des événements de notre vie et doit leur demeurer liée comme aux seuls repères auxquels elle puisse se rattacher. »

Pour Hannah Arendt, comme l'a noté Claude Lefort ², « penser » ne signifie pas seulement se mouvoir dans le « déjà pensé » mais recommencer et, précisément, recommencer à l'épreuve de l'évène-

1. Entretien avec l'auteur, le 25 août 2004.

2. *Essais sur la politique*, Seuil, 1986.

ment. » Voilà bien ce qu'a toujours fait Chirac, politicien voyageur sans bagage ni mémoire. Voilà pourquoi il a duré.

Comme Mitterrand, il a su incarner la cohabitation, une fois comme Premier ministre, l'autre comme président, assurant, du coup, la pérennité des institutions. Il a su aussi, à sa façon, mettre fin à la guerre civile froide qui, depuis des décennies, agitait le pays. Mais, de toute évidence, il n'a pas rencontré en chemin la grande idée qui le dépasserait.

L'objet, ici, n'est pas d'inventer une fausse cohérence à un personnage baroque, mais de le raconter, tout simplement, avec ses grandeurs, ses petitesesses et ses misères.

Remerciements

Jacques Chirac que j'ai rencontré pour la première fois en 1972 et sur lequel j'ai commencé à travailler en 1982, m'a reçu longuement à de multiples reprises. Et il a répondu en détail à presque toutes mes questions. Il a eu d'autant plus de mérite que, dans mes écrits, au fil des ans, je l'ai souvent blessé. Sans son fair-play et son aide constante, je n'aurais pu écrire ce livre.

Je tiens aussi à dire ma reconnaissance envers tous ceux, amis ou adversaires de Jacques Chirac, dont certains sont décédés depuis, qui m'ont reçu et obligé, notamment :

Les présidents de la République Valéry Giscard d'Estaing, François Mitterrand et Nicolas Sarkozy.

Ses intimes Claude Pompidou, Jean-Louis Debré, Michel François-Poncet, Jacques Friedmann, Jérôme Monod et François Pinault.

Les anciens Premiers ministres Maurice Couve de Murville, Jacques Chaban-Delmas, Pierre Messmer, Michel Rocard, Édith Cresson, Édouard Balladur, Alain Juppé, Jean-Pierre Raffarin, Dominique de Villepin.

Ceux qui furent ses amis ou ses collaborateurs proches : Jean-Luc Barré, Denis Baudouin, Marcel Dassault, Denise Esnous, Marie-France Garaud, Pierre Juillet, Pierre Mazeaud, Bernard Pons, Michel Roussin, Jacques Toubon, Robert-André Vivien.

Les anciens ministres Jean-Louis Bianco, Michel Jobert, Pierre Joxe, Raymond Marcellin, Michel d'Ornano, Alain Peyrefitte, Michel Poniatowski, Philippe Séguin, Hubert Védrine et Simone Veil.

Et, bien sûr, sa femme Bernadette et leur fille Claude.

Je veux remercier aussi Teresa Cremisi, mon ange gardienne, qui sait veiller à tout.

Il me faut également exprimer ma gratitude à Maud Simonnot, ainsi qu'à Alice d'Andigné, mes éditrices, pour le soin qu'elles ont apporté au manuscrit ; à Thérèse Richard, Marie-Christine Morosi et Jean-Marc Turc qui, tout au long de ma vie professionnelle, m'ont supporté et ont fourni la documentation ou les vérifications dont je suis pathologiquement avide.

Je veux enfin rendre hommage aux quatre personnes sans qui je n'aurais été qu'un bouchon au fil de l'eau, submergé par mon métier et dépassé par les événements : Danièle Verdière, ainsi que Françoise Vernat, Omar Foitih et Janusz Debicki, qui m'ont toujours, dans tous les sens du mot, assisté. Je ne me lasserai jamais de les remercier et j'espère bien pouvoir leur rendre, dans une autre vie, tout ce qu'ils m'ont donné.

Le refuge et la source

« Si la chèvre ment,
ses cornes ne mentent pas. »

Proverbe bulgare

Le 5 février 1921, à Noailhac, un petit village de Corrèze, couleur de cendre et de fumée, à une quinzaine de kilomètres de Brive-la-Gaillarde, Jean Valette et Louis Chirac marient leurs enfants. Grands et raides, le regard fier, ils ont des têtes faites pour les manuels d'histoire – au chapitre sur l'école de la III^e République. Ils sont tous deux instituteurs, autoritaires, sévères, et, cela va de soi, radicaux-socialistes.

Le fond de l'air est aigrelet et un épais brouillard gris s'insinue entre les maisons. Le cortège s'ébranle, mariés en tête, et descend jusqu'à l'église. La tradition limousine dit que celui des deux époux qui, après la bénédiction nuptiale, se lèvera le premier sera le maître de maison. On raconte que, ce jour-là, Marie-Louise, la mariée, a été la plus rapide.

Marie-Louise Chirac, née Valette, n'est pas du genre à passer inaperçue. Elle a un grand nez, des jambes très longues et un rire tonitruant. Cette jeune fille au visage énergique est très populaire à Noailhac où on l'appelle « Nini ». C'est une personnalité dominante et sans complexe. Apparemment, ce n'est pas le cas de son mari. Abel Chirac, pâle et mince, est d'humeur sombre et réservée. Il traîne la jambe.

Le repas de mariage se déroule dans la salle de classe de Jean Valette, le père de Marie-Louise. L'oncle Olivier, qui s'est établi

« aux colonies », a envoyé des bananes. Les enfants de Noailhac, qui en voient pour la première fois, les mangent avec la peau.

C'est un repas de noces traditionnel avec de la soupe aux choux, du vin chaud à la cannelle et une pièce montée au nougat. On y parle de la guerre de 14-18, bien sûr. Il ne s'en est toujours pas remis, Abel Chirac. Mobilisé en 1916 alors qu'il venait d'être reçu à la deuxième partie du baccalauréat, il est revenu au pays avec la médaille militaire, le grade de caporal-chef et une maigreur cadavérique. Il a la détestable impression d'avoir laissé sur le front son énergie et sa mémoire. C'est pourquoi il a commencé à apprendre Ronsard et Verlaine par cœur, pour remettre son cerveau en marche.

On parle aussi politique, ce jour-là. C'est le sujet de conversation favori des Valette comme des Chirac, où l'on est républicain de père en fils. Mais les uns et les autres n'appartiennent pas à la même gauche. Jean Valette est un ancien jésuite reconverti dans le mariage et la laïcité tranquille. Louis Chirac est un franc-maçon qui a la religion en horreur. L'anticléricalisme a parfois ses bigots. Il en est un. Les deux hommes partagent néanmoins la même aversion pour les communistes et le même goût pour la discipline. Gare aux écologistes qui ne retirent pas leur casquette à leur passage...

Mitterrand et Mauriac sont nés dans une certaine province. Céline ou de Gaulle, à une certaine date. Jacques Chirac, lui, est né dans un certain milieu. C'est celui du radicalisme rugueux et rigoureux de ses deux grands-pères, Jean Valette et Louis Chirac, deux instituteurs qui ont le culte de l'école, de la méritocratie et de la (III^e) République. Ces rationalistes progressistes sont comme en terre de mission dans cette Corrèze pauvre qui cultive le seigle, la châtaigne et l'art de la superstition. Ils aiment leur terroir. Mais ils veulent le faire entrer dans le XX^e siècle.

Le premier Chirac dont il soit fait mention dans les registres paroissiaux est né au Couffinier, aujourd'hui commune de Gros-Chastang, vers 1607. Sa descendance est composée principalement de laboureurs, de maçons, de menuisiers.

Mais l'idée de s'appeler Chirac ne pouvait venir à des gens ordinaires. À en croire une étude généalogique d'une revue régionale,

le *Lemouzi*¹, leur nom peut être rapproché de *sûra* qui, en sanskrit védique, signifie « fort, vaillant » et, en avestique (ancien iranien), « héros ». Thématiquement, *kû-ro* contient l'idée d'« autorité » en indo-européen primitif d'où dérive le celtique.

Si Jacques Chirac n'est pas né en Corrèze, comme l'aurait voulu la tradition familiale, vieille d'au moins trois siècles, c'est que son père Abel l'a brisée en suivant le chemin de Rastignac. Autrement dit, en « montant » à Paris. Entre-temps, il a abandonné son poste d'instituteur et il est entré dans la banque. Très exactement à la BNC (Banque nationale du crédit).

S'exiler, c'est, pour Abel Chirac, la meilleure façon de réussir. C'est aussi un moyen d'échapper à l'autorité exigeante et tatillonne de son père. Il n'aime pas ses colères. Il ne comprend pas ses obsessions. Louis Chirac est un militant. Directeur pendant quinze ans de l'école Firmin-Mirbeau, à Brive-la-Gaillarde, il est l'une des figures locales de la gauche radicale-socialiste. À sa retraite, il devient chroniqueur régulier de *La Dépêche de Toulouse*. Il y polémique frénétiquement avec les journaux catholiques du cru, comme *Le Petit Gaillard*² qui se gausse de ses contradictions et de ses « cabrioles mirlitonnesques ».

La petite sédition de son fils va mener celui-ci haut et loin. Abel Chirac est l'un des employés les plus en vue de la BNC quand le petit Jacques naît, le 29 novembre 1932. Pour l'heure, il n'est encore qu'un des salariés de la succursale de la banque de Clermont-Ferrand. Mais il sera bientôt nommé à la tête d'une agence importante, celle de l'avenue de la Grande-Armée, à Paris. Avec sa femme Marie-Louise, il forme un couple sans histoire. Un couple balzacien, taciturne et dur à la tâche. Une blessure tenaille toutefois les Chirac. Dix ans plus tôt, ils ont eu une petite fille, Jacqueline. Elle est morte d'une broncho-pneumonie vingt-quatre mois plus tard.

« Ma mère avait été traumatisée, raconte Jacques Chirac. Je n'ai jamais bien compris si elle ne pouvait plus avoir d'enfant ou bien si mes parents ne voulaient plus en avoir à la suite de cette affaire. Toujours est-il que je suis né par accident. »

1. Janvier 1982.

2. 1^{er} décembre 1934.

Quand « l'accident » a lieu, dans la clinique Geoffroy-Saint-Hilaire, près du Jardin des Plantes, à Paris, le monde, vacillant, n'en finit pas de panser ses plaies, creusées par la grande crise de 1929. Dans tous les pays occidentaux, les files de chômeurs s'allongent, les prix des matières premières s'écroulent, les faillites se multiplient. C'est l'heure du pessimisme. Donc, des prophètes. Huit jours avant la naissance de Jacques Chirac, Paul von Hindenburg, président de la république de Weimar, a offert la chancellerie à un certain Adolf Hitler qui n'a pas réussi à former un gouvernement de coalition. Mais ce n'est que partie remise.

Le monde est dangereux. Mais, si Jacques Chirac n'est pas fils de prince, il est au moins, comme on dit, fils de famille. Fils unique aussi, ce qui ne gâte rien. Encore qu'il reconnaisse volontiers avoir été un « enfant gâté ». Non par son père, absent et inflexible, mais par sa mère.

C'est pour le petit Jacques que Victor Hugo aurait pu écrire son poème :

*Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris. Son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux.*

Marie-Louise Chirac était, selon son fils, « le prototype de la femme au foyer ». Elle allait de temps en temps à la messe. Elle lisait parfois un roman. Mais elle ne disait jamais rien. « Elle n'avait qu'un seul hobby, dit Jacques Chirac. C'était de s'occuper de mon père et de moi. Elle s'intéressait essentiellement à son appartement qui était toujours impeccablement propre comme le lui imposait notre statut de petits-bourgeois. »

Omniprésente, Marie-Louise Chirac est toujours à l'affût des désirs de son fils, voire de ses caprices. Sur la dévotion de cette mère pour son enfant, tous les témoignages concordent : elle le couve et le couvre d'attentions. Quand il rentre de l'école, il trouve toujours, sur la table de la cuisine, une sucette dont le papier a été ôté pour éviter tout geste inutile au petit Jacques. Quand il prépare une interrogation écrite, elle demande aux visiteurs de mettre une blouse blanche. « Il ne faut pas que le petit attrape des microbes », explique-t-elle sans gêne apparente.

Il arrive que l'excès d'amour fatigue. Le petit Jacques pourrait haïr cette mère qui le comble. Il l'adore. Il l'idolâtre. À chacun de

ses anniversaires, il y va de son petit poème, comme celui-ci, présenté au milieu d'images pieuses de la Vierge Marie :

*Toi si bonne, toi si parfaite
Qui nous aime avec tant d'amour,
Maman, c'est aujourd'hui ta fête.
Pour ton enfant, quel heureux jour !
En échange de nos offrandes,
De nos chants pour toi composés,
De nos bouquets, de nos guirlandes,
Donne-nous beaucoup de baisers.*

*Puis, pour que tu sois satisfaite,
Nous ferons si bien nos devoirs,
Nous dirons sans lever la tête
Nos prières tous les soirs
Nous ne ferons plus de tapage
Quand tu nous le défendras,
Et le plus bruyant sera sage
Aussitôt que tu le voudras.*

*Embrasse-nous, mère aimée.
Oh ! presse-nous bien sur ton cœur,
C'est notre place accoutumée
Dans la joie ou dans la douleur.
Oh ! Le cœur d'une bonne mère,
C'est bien le plus précieux,
C'est un bonheur que Dieu sur terre
Laisse tomber du haut des cieux.*

Le petit Jacques n'a connu ni les privations ni les humiliations que les biographes recréent volontiers pour leurs grands hommes. Chateaubriand se moque, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, des chroniqueurs qui composent des antécédents aux enfants prédestinés : quand ils ne sont pas nés tristes, ils se contentent de rêver à l'écart et de ne pas partager les jeux de leurs compagnons. Jacques Chirac fut, au contraire, un garçon turbulent et convivial.

Y a-t-il, malgré tout, une souffrance originelle dans cette enfance que Jacques Chirac décrit comme « heureuse et sans histoire » ? Sans doute. Et cette souffrance a même un visage. C'est celui du père.

D'abord, M. Chirac père mène, en dehors du domicile familial, une vie sentimentale aventureuse. Il aime les femmes. Il en a donc beaucoup. Jacques dit ne s'être jamais rendu compte de rien. Il n'est pas sûr que ç'ait été le cas de M^{me} Chirac mère. Il s'était installé, entre les deux époux, quelque chose de lancinant et d'indicible. Leur fils l'a forcément ressenti.

Ensuite, Abel Chirac est du genre formaliste, exigeant et cassant. Exactement comme son père, Louis Chirac. Il n'admet pas la contestation. Or son fils, galopin au regard volontaire et vite insolent, n'aime pas avoir le dessous. C'est, lui aussi, une forte personnalité.

Le petit Jacques est fier de la réussite professionnelle de son père, de sa mémoire éléphantesque, de sa haute stature. « Physiquement, dira Jacques Chirac, il était bien mieux que moi. »

Dans une autobiographie qu'il ne s'est jamais résolu à publier¹, Jacques Chirac écrit : « Dans la famille Chirac, sur le plan de la taille, on aurait plutôt tendance à dégénérer. Mon grand-père mesurait près de deux mètres [...]. Il était très solide, il avait une magnifique chevelure, une voix superbe, et il me terrorisait. Devant lui, tout le monde filait doux. Il lui suffisait d'entrer dans une pièce pour que je décampe. Mon père avoisinait un mètre quatre-vingt-quinze. Il était sûr de lui, plus grand et plus fort que moi, ce qui lui conférait un avantage considérable. Je l'aimais beaucoup mais nos relations étaient plus clairement placées sous le signe de la hiérarchie que de l'amitié. Mon enfance a baigné dans une atmosphère d'autorité certaine. Moi, je ne mesure qu'un mètre quatre-vingt-dix et je crois pouvoir affirmer que, même compte tenu de l'évolution des mœurs vers une société dite plus "permissive", mon grand-père était, incontestablement, plus autoritaire que mon père qui, lui-même, l'était plus que je ne le suis. »

Abel Chirac reprochait surtout à son fils de ne pas travailler assez à l'école. Il pouvait réciter des pages entières de Rimbaud ou des poètes du Moyen Âge. À son fils étonné par ses talents, il disait, impatienté : « Si tu n'as pas de mémoire, c'est parce que tu es paresseux. » Et, pendant les vacances, il veillait bien à ce que le petit Jacques restât chaque jour à travailler plusieurs heures dans sa chambre.

1. *Les Mille Sources.*

Jacques Chastanet, menuisier à Sainte-Féréole, qui fut camarade de jeu de Jacques Chirac, témoigne : « Son père ne laissait guère de liberté à son fils ; il l'obligeait à réviser des après-midi entiers. » Marinette Pascal, une voisine, confirme : « Jacques se faisait souvent gronder. »

L'autorité paternelle se manifestait rarement sous la forme de châtiments corporels. « Quand mon père m'engueulait, ça me terrifiait, dit Jacques Chirac. J'ai probablement reçu quelques baffes, mais je n'en ai pas gardé le souvenir. Je me rappelle, en revanche, qu'en voulant, un jour, me donner un coup de pied dans le derrière il s'était fait très mal en se cognant contre un fauteuil. »

Il ne faut pas se méprendre. La distance du père n'est pas de l'indifférence. Il veut imprimer sa marque sur son fils. Le soir, il rentre du travail vers 20 heures et il dîne en famille dans la cuisine. Le repas terminé, il va chercher un livre dans la bibliothèque où, en dehors des grands classiques de la littérature, on trouve surtout des romans policiers de la collection « Le Masque ». Assis à table, la cigarette aux lèvres, il fait ensuite une lecture à son fils. Pagnol y passera. Viendra, après, le tour de Baudelaire, Hugo et Romains.

Mais le premier choc littéraire du petit Jacques, c'est la lecture paternelle des *Croix de bois* de Roland Dorgelès, un grand roman sur la guerre de 14. Au passage, son père lâche quelques souvenirs. « Il avait un côté ancien combattant, dit Jacques Chirac. Il ne fallait pas trop le pousser pour qu'il se mette à raconter sa guerre. Mais il faisait toujours des récits objectifs et froids. Il avait une grande pudeur. Il ne pouvait pas se livrer. »

Et la politique ? À la table familiale, elle est absente. En la matière, ce n'est donc pas son père qui aura fait l'éducation du petit Jacques. « Pas conceptuel ni même très cultivé, il était totalement apolitique », dit son fils. Mais il ne fait aucun doute qu'Abel Chirac votait modéré, comme on disait à l'époque. Il n'aimait pas la gauche mais il ne le disait pas. Sans doute pour ne pas creuser le fossé avec la Corrèze si radicale et si socialiste...

À l'avènement du Front populaire, en 1936, Abel Chirac a clairement choisi son camp. Alors qu'à Brive-la-Gaillarde Louis Chirac, son père, fête la victoire électorale de la gauche, à Paris son fils se fait du mauvais sang. Il prend le parti des nationalisés. Il est vrai qu'à son agence de la BNCI – la BNC est devenue, entre-temps,

la Banque nationale pour le commerce et l'industrie – Abel Chirac s'est lié à deux clients riches et célèbres : Henry Potez et Marcel Bloch qui ne s'appelle pas encore Dassault. Des inventeurs géniaux et mirobolants. Ils ont mis au point ensemble l'hélice « Éclair » pendant la guerre de 14. Concurrents, associés et amis à la fois, ils sont en train de révolutionner l'industrie aéronautique. Mais ils sont dans le collimateur du nouveau gouvernement qui a décidé de nationaliser leurs usines.

Après le vote par la Chambre de la loi de nationalisation des industries de guerre, le 17 juillet 1936, Pierre Cot, le ministre de l'Air, recherche une solution à l'amiable. Il trouvera très vite une oreille attentive : celle d'Henry Potez. L'avionneur vient dire au ministère qu'il accepte la proposition d'indemnisation. Mais à une condition : « Être payé tout de suite ¹. » L'affaire est conclue en un tournemain : 31 millions d'indemnités pour Henry Potez.

C'est un coup de génie. Est-ce Abel Chirac qui le lui a soufflé ? Toujours est-il qu'Henry Potez, premier des constructeurs à pactiser avec le « Front popu », ramasse la mise alors que des rumeurs de dévaluation commencent déjà à secouer la Bourse. Pour avoir lanterné, Marcel Bloch fera, lui, une moins bonne affaire. Il ne récupérera que 17 millions après que le franc aura été dévalué, le 27 septembre.

Que vont-ils faire de ces millions, Potez et Bloch ? Pour Abel Chirac, c'est le moment, c'est l'instant. Il propose toutes sortes de placements aux deux nationalisés dont il est tout à la fois le banquier et le conseiller financier. Tandis que Marcel Bloch acquiert des actions tous azimuts, Henry Potez investit dans la Bourse ou dans l'immobilier au Canada. Et ils achètent ensemble un immeuble, 46, avenue Kléber, pour y installer leurs bureaux.

On sait que les nationalisations, en France, n'ont pas leur pareil pour sauver la mise des classes dirigeantes. En l'espèce, elles ont arrondi la fortune d'Henry Potez et de Marcel Bloch.

Les conseils d'Abel Chirac ont été si judicieux qu'Henry Potez lui propose de devenir son directeur général. Comment pourrait-il refuser ?

Le père de Jacques devient subitement l'un des hommes clés de l'industrie française. Son destin se mêlera désormais à celui d'Henry

1. Cf. Pierre Assouline, *Monsieur Dassault*, Balland, 1983.

Potez, petit homme brun, à la calvitie naissante, qui domine alors l'aéronautique. Le Front populaire n'a pas entamé sa toute-puissance.

Réaliste, Pierre Cot a dû utiliser les compétences des nationalisés : Henry Potez a été propulsé à la présidence de la Société du Nord et Marcel Bloch à celle de la Société du Sud-Ouest. Ce sont deux des six grandes sociétés nationales d'aéronautique. Ils ont l'un et l'autre des bureaux d'études ou des entreprises de sous-traitance qui travaillent – au prix fort – pour leurs nouvelles sociétés. Au Parlement, la gauche et la droite leur reprochent leurs doubles casquettes. Mais Bloch est le plus visé des deux : certains de ses avions seraient des « cercueils volants ». Le 22 mars 1940, Henri Naudier, président de la sous-commission de contrôle du Sénat, dira : « Si, pour Potez, on peut à la rigueur passer l'éponge car il a fourni du bon matériel, il n'en reste pas moins que Bloch a touché 97 millions pour avoir livré du matériel médiocre. » Du point de vue technologique et industriel, Potez paraît indéboulonnable.

Abel Chirac s'est passionné pour son nouveau métier et il a réussi. Jusqu'à la guerre. Car, quand l'entreprise se remettra en marche, en 1945, elle aura perdu la baraka. Henry Potez commettra l'erreur de ne pas prendre le virage des avions à réaction. Mieux inspiré, Marcel Bloch-Dassault prendra son envol avec les Mystère et les Mirage.

Jacques Chirac résume de façon lapidaire le match Potez-Bloch : « Jusqu'en 1940, Potez, c'est le grand qui réussissait tout. Dassault, c'est le petit qui ratait plus ou moins tout. C'est après la guerre que Potez s'est planté et que Dassault est devenu le génial Dassault. »

Après les petits instituteurs, les grands industriels : c'est le milieu dans lequel s'ébroue, désormais, le petit Jacques. « À la fin des années trente, raconte Marcel Dassault, j'étais en cure à Vichy avec ma femme et, un jour, en nous promenant, nous rencontrons les Chirac à la terrasse d'un café. Avec son fils, on regardait passer les voitures pendant que les adultes parlaient entre eux de choses importantes. Il me disait : "Ça, c'est une Citroën ; ça, c'est une Renault." Il ne se trompait jamais. Alors, j'ai voulu le mettre à l'épreuve. À cette époque, j'avais une grande voiture assez rare et j'étais sûr qu'il ne pourrait pas m'en donner le nom. Je l'ai donc conduit jusqu'à mon automobile et il s'est écrié : "Monsieur, c'est

une Graham Paig.” J’avoue que j’étais très étonné. On est entré dans un magasin de jouets et nous l’avons dévalisé. »

Parvenus, les Chirac ? Ils sont en tout cas arrivés dans la grande bourgeoisie. Ils fréquentent quelques-uns des grands patrons français. Ils vont au restaurant. Ils ont des domestiques. Ils gardent cependant les habitudes et les traditions corréziennes. Leur repas du soir, par exemple, commence toujours par la soupe qu’il leur arrive de « couper », à la mode paysanne, d’une lampée de vin rouge. Ils ont également le culte – rural – de l’amitié. Abel Chirac, aime rendre service. Il peut, par exemple, accélérer les délais de livraison des Renault : à Sainte-Féréole, tout le monde en profite. Il prête aussi beaucoup plus qu’on ne lui rend. « Mon père était un bon banquier et un bon financier, dit Jacques Chirac. Mais ce n’était pas un homme d’argent. Il était incapable de garder trois sous pour lui. » Chose curieuse, le directeur général de Potez prend même ses distances avec les membres de sa famille qu’il suspecte de vouloir faire fortune. Il explique qu’il n’aime pas les « affairistes ».

Il est vrai que les Potez ou les Bloch sont avant tout des aventuriers partis à la conquête du ciel. Ils osent trop mais comme dirait le poète, leur audace est si belle...

La guerre des boutons

« La jeunesse est une fraction de folie. »

Proverbe arabe

Le 14 juin 1940, le téléphone sonne dans la maison de campagne que les Chirac ont louée à Parmain, près de L'Isle-Adam, pour y passer les week-ends. Dans le jardin, le petit Jacques, qui a tout juste sept ans, s'initie à son nouveau jeu : le lancer de couteau – de cuisine, en l'occurrence. Un jour, le couteau qu'il lançait contre un tronc d'arbre lui est revenu en pleine figure. Depuis, une cicatrice s'est plantée près de son œil droit.

Au bout du fil, c'est la voix nasillarde de Marcel Bloch-Dassault :
« Marie-Louise, il faut partir. Les Allemands arrivent.

— Mais Abel est en voyage au Canada avec Henry Potez.

— Cela ne fait rien. On passe vous prendre à Parmain. Munissez-vous d'une seule valise. »

Quelques secondes plus tard, le téléphone sonne à nouveau. C'est Georges Basset, un vieil ami de la famille, ancien combattant de la guerre de 14 dont il est revenu avec le grade de lieutenant, sept ou huit citations et une réputation de héros :

« Marie-Louise, je passe te prendre. Il faut foutre le camp.

— Mais Marcel Bloch vient de me dire qu'il passait me chercher.

— Tu prendras la première voiture qui se présentera. Il n'y a pas une minute à perdre. »

Marie-Louise Chirac rappelle Marcel Bloch-Dassault qui lui dit :

« Faites ce que vous demande Basset. »

Et c'est Georges Basset qui arrive le premier. Marie-Louise Chirac et son fils montent dans la Renault Viva 4 où s'entassent déjà cinq Basset et leurs bagages. C'est l'exode qui commence.

La Viva 4 est bloquée sur le pont de Parmain. Un embouteillage. Il n'en finit pas. Un officier français passe en courant. Georges Basset sort sa tête par la fenêtre et demande :

« Mon capitaine, qu'est-ce qui se passe ?

— Les Allemands sont à cinquante kilomètres.

— Et alors ? Vous ne vous battez pas ?

— Vous vous rendez compte, monsieur ? Ils nous tirent dessus ! »

Cette histoire, Jacques Chirac la certifie exacte. Elle en dit long sur l'état d'esprit qui règne alors en France. Plus rien ni personne n'a pris sur les événements déchainés. L'armée bat en retraite. Le peuple s'enfuit. Et le gouvernement capitule. Charles de Gaulle, alors sous-secrétaire d'État à la Défense nationale, expliquera dans ses *Mémoires de guerre* : « L'exercice même du pouvoir n'était plus qu'une sorte d'agonie, déroulée le long des routes, dans la dislocation des services, des disciplines et des consciences. »

Expérience décisive pour le petit Jacques. Il sort subitement d'une chronique de Marcel Proust pour entrer dans un roman de John Steinbeck. Pour la première fois de sa vie, cet enfant gâté apprend la peur, le froid et la mort.

Un vent de panique souffle sur la France. Deux millions de soldats et sept millions de civils se sont jetés sur les routes où se mêlent les enfants perdus, les vaches affamées et les fous relâchés. De son avion, Saint-Exupéry observe « l'interminable sirop qui n'en finit pas de couler » sur « les routes noires » : « On évacue, dit-on, les populations. Ce n'est déjà plus vrai. Elles s'évacuent d'elles-mêmes. » De sa Viva 4, le petit Jacques peut voir les voitures en panne abandonnées dans les fossés, les cadavres d'animaux jetés sur les bas-côtés, les larmes sur les visages apeurés.

Le petit Jacques apprend aussi la pénurie. En ce mois de juin 1940, comme l'écrit Henri Amouroux dans sa *Grande Histoire des Français sous l'Occupation*¹, « on se bat pour un litre d'essence. On achète un verre d'eau ». Quant aux magasins, ils sont vides ou fermés : au choix.

1. Tome 1, *Le Peuple du désastre, 1939-1940*, Robert Laffont, 1976.

Le 18 juin, quand le général de Gaulle lance son appel de Londres, Brive-la-Gaillarde est passée de trente mille à cent mille habitants. Sa gare est hantée de voyageurs qui attendent un train improbable. Marie-Louise Chirac s'est installée, avec son fils, à quelques kilomètres de là, dans la maison de ses parents, à Sainte-Féréole. Elle y attendra tranquillement le retour de son mari, deux mois plus tard.

Abel Chirac n'est pas pétainiste. Mais il dira, ensuite, que ce Maréchal, qui a fait don de sa personne à la France, n'a mérité « ni sa gloire ni son déshonneur ». C'est, en fait, un gaulliste modéré comme Henry Potez, son patron. Plutôt que de se précipiter à Londres, les deux hommes ont décidé de pratiquer une résistance douce, passive.

À peine arrivé, Abel Chirac demande à sa femme de refaire les valises. Il faut retourner travailler.

Travailler ? Henry Potez refuse de « collaborer » avec les Allemands. Il a donc fermé ses bureaux et ses ateliers de la région parisienne. Il a fait disparaître ses plans d'avions. Puis il s'est exilé au Rayol, près de Toulon, dans une grande maison cossue où il lit les journaux et joue au bridge. C'est sa façon de faire la grève. À tout hasard, il a gardé quatre employés. Parmi eux : son chauffeur, Auguste ; son comptable, M. Debon ; et, bien sûr, son directeur général, M. Chirac, qui vient de changer de prénom. Il ne se fait plus appeler Abel mais François.

Chaque jour, François Chirac se rend à son travail chez les Potez. Mais c'est une fiction. Il n'a rien à faire si ce n'est de commenter l'actualité du jour avec son patron. Ce petit jeu durera plus de quatre ans. C'est sans doute pendant cette période que la Société Potez et Compagnie a perdu son génie et sa puissance créative.

Moins on fait de choses, moins on a de temps. François Chirac et son patron n'ont jamais une seconde à eux, comme tous les oisifs. Mais ils souffrent de leur condition qui se ramène, en gros, à attendre le facteur et sa livraison de journaux.

Sur la terrasse de l'hôtel de la Mer, transformé en bureaux, ils prennent le soleil en fumant. Jacques Chirac se souvient avoir entendu son père répéter dès 1940 : « De victoire en victoire, les Allemands vont vers la défaite finale. » Alors, Henry Potez : « Cessez de dire tout le temps la même chose. Pour l'instant, tout va aussi mal que possible. » Les deux hommes sont convaincus que

le III^e Reich est condamné à perdre. Mais sa déroute se fait attendre...

Jacques Chirac a huit ans. Sur les photos d'époque, il a la raie à gauche et une petite mèche sage court sur son front. Son nez, frémissant, semble déjà à l'affût du monde. Tout son visage, léché d'amour maternel, semble respirer la sensualité contenue.

Il a les lèvres épaisses, légèrement boudeuses, comme tous les enfants gâtés. Il a aussi le regard droit, plein de force, comme tous les garçons révoltés. Il a deux faces, en vérité. C'est le Petit Prince et c'est Gavroche. Côté pile : le fils unique. Côté face : le sauvageon.

Et c'est ainsi que se compose le climat dans lequel vivra désormais Jacques Chirac : tout à la fois étriqué, conformiste, aventurieux et séditieux. Sa jeunesse est une ivresse.

Chaque matin, le petit Jacques se rend à l'école communale du Rayol. Elle se trouve à une heure de marche de la villa des Chirac et ne comprend qu'une classe de quinze élèves. Il a un ami qui, selon les jours, est aussi son ennemi. C'est Darius Zumino. Son père, immigré italien, est ouvrier agricole. Il a douze enfants. Ils habitent tout près et vivent tous ensemble dans une pièce. Dans leur assiette, il va sans dire qu'ils trouvent plus souvent de la soupe au pain que du bœuf bourguignon.

« Les Zumino étaient communistes, naturellement, dit Jacques Chirac. Non parce qu'ils étaient misérables – ils étaient, d'ailleurs, heureux de vivre – mais parce qu'ils se sentaient communistes, tout simplement. Aujourd'hui, ils sont tous RPR, bien entendu. »

Souvent, en sortant de l'école, Darius file le premier et monte sur une falaise où il attend Jacques. Et, quand l'autre passe, il lui jette des pierres. Ce sont des batailles homériques. Les deux écoliers ne marchandent ni leurs insultes ni leurs coups. « Comme il était un peu plus fort que moi, reconnaît Jacques Chirac, c'est généralement moi qui trinquais. »

Quand ils se sont réconciliés, les deux sauvageons courent ensemble les ravins, se poursuivent dans des jeux de piste, chassent les oiseaux, pêchent le mérou. Naturellement, ils ont tous deux les pieds nus. Sur les cailloux, la corne des pieds du petit Jacques s'épaissit sans arrêt. Longtemps après, de retour à Paris, l'enfant sauvage aura un mal fou à s'habituer aux chaussures.

Les Chirac ne s'occupent pas de politique ? Elle s'occupera d'eux.

C'est le 27 novembre 1942 que le petit Jacques ressentira sa première émotion politique. Ce jour-là, le gouverneur de Toulon a invité « toutes les personnes qui n'ont rien à faire dans cette ville, et qui peuvent avoir ou trouver ailleurs les moyens de vivre, à quitter la place ». Les troupes allemandes viennent d'entrer en zone libre. Elles occuperont désormais tout le territoire. Au Rayol, Jacques Chirac est, comme d'habitude, en train de musarder sur les collines quand, soudain, le ciel s'embrase puis se couvre de fumée. C'est l'Histoire qui se fait ; c'est l'Histoire qu'il regarde.

Dans la rade de Toulon, la flotte française est en train de se saborder. La France avait perdu son indépendance. Elle est en train de perdre sa marine. Bientôt, c'est toute son armée qui sera liquidée. Ce soir-là, une fois n'est pas coutume, les Chirac parleront politique à table. Ils ont le sentiment d'un « immense gâchis ». Comme ses parents, le petit Jacques devient de plus en plus partisan de cet ancien sous-secrétaire d'État à la Défense nationale qui, de Londres à Alger, prétend incarner la France.

Arrivent les Allemands. Ils essaient partout, sur les collines, dans les vignes, sur les plages, et communiquent entre eux avec des téléphones de campagne. Des kilomètres de fil noir courent dans le maquis. Darius et Jacques inventent un nouveau jeu. Ils s'amuse à couper les fils, au grand dam de leurs parents. Ils en font ensuite des ficelles ou des lassos, c'est selon. Actions de vandalisme plutôt que de résistance : c'est Jacques Chirac qui le dit. Il se souvient avoir fait ainsi le désespoir d'un lieutenant allemand, « un homme tout à fait distingué et pas du tout nazi qui se retrouva rapidement sur le front de l'Est ».

Surviennent les Alliés. Dans la nuit du 14 au 15 août 1944, les premiers commandos arrivent. Ce sont des Français. Ils se sont trompés. Ils devaient débarquer à trois ou quatre kilomètres de là. Mais la mer était trop calme et le rocher qui devait leur servir de point de repère n'affleurait pas. Ils ont donc échoué devant les falaises du cap Nègre qu'il leur a fallu gravir.

Un officier frappe à la porte des Chirac. Il a quarante ans et le torse scintillant de décorations. Il semble promis à la gloire et commande la 1^{re} division de la France libre. C'est le général Brosset.

Il passera la nuit suivante à la Casa Rosa, la petite villa des Chirac. Pendant le dîner, il parlera beaucoup avec le petit Jacques

et, le lendemain matin, avant de prendre congé, il lui glissera une tablette de chocolat dans la poche.

Le petit Jacques gardera longtemps dans la bouche le goût de ce chocolat : le général Brosset aura été son premier modèle. Au milieu des soldats américains qui grimpent les collines, les poches pleines de chewing-gums qu'ils distribuent à tout-va, il est de plus en plus fasciné par la chose militaire. Ce frondeur aime l'armée ; cet individualiste adore la discipline.

Quelques mois plus tard, le jeune Jacques apprend que le général Brosset a trouvé la mort dans un accident stupide : sa voiture est tombée dans un ravin en Alsace. « Ce fut, dit Jacques Chirac, la première grande peine de ma vie. Sans doute parce que, de toutes les personnes que j'avais rencontrées jusqu'alors, c'est celle qui m'avait le plus impressionné. C'était un héros. »

Mais qui a dit que le tombeau des héros est le cœur des vivants ? Après avoir longtemps pleuré dans sa chambre, le jeune Jacques décide de « faire quelque chose » en mémoire du général Brosset. Il taille une planche puis écrit dessus à l'encre de Chine :

AVENUE DU GÉNÉRAL-BROSSET

En ce temps-là, il manquait un nom à un chemin du Rayol : celui qui descendait de la route de la corniche vers la mer. Avec des clous et un marteau, Jacques plante sa plaque très haut sur un mur. C'était en 1945. Un quart de siècle plus tard, l'inscription était toujours là.

Un jour, le conseil municipal du Rayol décide de bitumer cette route. M. Gola, le maire, qui fut le régisseur des Potez, s'étonne du nom qui a été donné au chemin. Il fait faire des recherches dans les archives municipales mais on ne trouve nulle trace d'une avenue du Général-Brosset. Qu'à cela ne tienne : M. Gola décide de garder le nom. « Mettons simplement une plaque plus convenable », dit-il. De passage à Paris, il raconte l'histoire à Jacques Chirac.

Alors, Chirac : « L'avenue du Général-Brosset, c'est moi. »

Quelques semaines plus tard, il sera nommé Premier ministre et inaugurerà, en grande pompe, l'avenue du Général-Brosset. Cet homme aime se pencher sur son enfance, qu'il idolâtre comme si le meilleur de sa vie avait été au commencement.

Vraiment ? À l'époque, pourtant, le petit Jacques ne respire pas le contentement. Il finira même par se dresser contre l'ordre des grandes personnes. Après le temps de l'enfant gâté, voici celui du garçon révolté...

L'angoisse à quinze ans

« L'Angoisse, atroce, despotique,
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir. »

Baudelaire

La micheline qui fait la navette entre Toulon et Saint-Raphaël passe juste au-dessous de la Casa Rosa. En chemin, elle crache des étincelles. Et c'est ainsi qu'une nuit, en 1943, elle mettra le feu aux taillis. En quelques minutes, la villa des Chirac est cernée par les flammes. Toute la famille sort sans même se changer et s'enfuit par la route quand le petit Jacques se souvient, subitement, que son père a oublié ses cigarettes dans l'armoire de la chambre des parents. Il fait demi-tour et court jusqu'à la maison, sous les hurlements de sa mère.

« En ce temps-là, dit Jacques Chirac, les cigarettes étaient rationnées. Chez nous, on récupérait les mégots avec une attention extrême. Mon père les réutilisait. Pour lui, le tabac, c'était la chose précieuse entre toutes. »

Ses parents ordonnent au petit Jacques de revenir mais il a décidé de ne rien entendre. Il veut montrer à son père qu'il n'est pas un propre-à-rien. Il a besoin d'être reconnu. Mission réussie.

« Que je songe à récupérer son tabac, dit Jacques Chirac, c'est une des choses qui, avec ma réélection triomphale aux élections législatives de 1968, a le plus impressionné mon père. »

Le petit Jacques a besoin de plaire, comme tous les anxieux. Mais il n'est pas facile de faire la conquête de ce père exigeant. Et non moins malaisé de retenir son attention. C'est peut-être pourquoi ce

garçon est si turbulent. Il se rappelle sans cesse au souvenir du directeur général de Potez. On ne compte plus ses manquements à la discipline dans les établissements scolaires qu'il a fréquentés. C'est plus qu'un farceur : un rebelle.

Après la guerre, Jacques Chirac se retrouve au lycée Hoche, à Saint-Cloud où ses parents se sont provisoirement installés. S'ils font état, avec prudence, de son tempérament chahuteur, les historographes officieux se gardent d'évoquer son renvoi dudit lycée : une sombre affaire de boulettes en papier tirées contre un professeur de géographie. Asocial et solitaire, c'est une sorte d'indiscipliné pathologique. Quand il ne blague pas pendant les cours, il bavarde...

Ce n'est même pas un bon élève. « J'ai commencé à travailler en classe de première, dit Jacques Chirac. Auparavant, tout mon problème, c'était de ne pas avoir d'examen de rattrapage à l'automne, ce qui aurait gâché toutes mes grandes vacances. Je me suis donc arrangé pour passer toujours au ras de la barre. Mon unique but dans la vie, en fait, c'était de me promener. »

En seconde, son professeur d'histoire écrit sur son carnet de notes : « Esprit vif et curieux. Travaille avec goût. Mais plus spontané que réfléchi. » L'année suivante, le professeur d'histoire notera : « Trop bavard, trop distrait et trop nerveux pour réussir. »

Ce garçon dissipé n'est cependant ni un chef de bande ni une grande gueule. Il n'a guère laissé de traces au lycée Carnot où il a débarqué après que ses parents eurent quitté Saint-Cloud pour s'installer 10, rue Frédéric-Bastiat, une rue cossue du VIII^e arrondissement de Paris. Il a seulement provoqué une allergie chez son professeur de philosophie. Chaque fois que celui-ci entre en classe, avant même de commencer son cours, il dit : « Chirac, à la porte ! »

« Nous étions dans les mêmes murs, dit Jacques Friedmann, qui est devenu son meilleur ami. Nous avons les mêmes professeurs, les mêmes salles de classe. Eh bien, je n'ai aucun souvenir de Jacques. »

Que faisait-il, ce chenapan, pour passer inaperçu ? Sa vie se faisait en dehors du lycée Carnot et il n'avait de cesse que de quitter ses hauts murs pour partir à la conquête du monde.

Quel monde ? La légende veut que Jacques Chirac ait été imperméable à la culture. Si cette légende a la vie dure, c'est parce qu'il l'a entretenu complaisamment. C'est ainsi qu'on ne trouvera, dans les récits de son enfance qu'il distille à ses biographes, aucune allu-

sion à ce qui occupa, pourtant, l'essentiel de son temps. À le croire, son activité principale aurait surtout consisté à « conter fleurette » aux demoiselles du quartier sur les bancs publics du parc Monceau, proche du lycée. Au passage, il racontera qu'il a suivi des cours de cuisine au Cordon Bleu, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Il y mijotait des petits plats vendus, dans une cafétéria, au bénéfice des bonnes œuvres. Officiellement, sa jeunesse fut banale et bourgeoise, alors qu'elle fut, en vérité, curieuse, avide, ouverte aux vents du monde.

S'il est vrai que la culture ne s'hérite pas mais se conquiert, comme dit Malraux, le jeune Jacques fut un authentique aventurier. Mais pourquoi diable a-t-il tout fait, depuis, pour que cela ne se sache pas ? Sans doute parce que cette face-là ne correspond pas à l'image qu'il entend donner de lui-même. Toutes les ambiguïtés viennent de là, toutes les méprises, tous les quiproquos.

À quinze ans, donc, le jeune Jacques est fasciné par les civilisations anciennes. Il se passionne notamment pour l'Inde du Nord-Ouest, celle qui, deux millénaires avant l'ère chrétienne, a donné naissance au sanskrit, l'une des plus vieilles langues du monde : Et, un jour, il annonce à ses parents qu'il veut apprendre le sanskrit.

Va pour le sanskrit. On indique à ses parents un vieux professeur qui habite dans le XIII^e arrondissement. C'est « Monsieur Delanovitch », un septuagénaire tiré à quatre épingle, toujours en cravate, avec une grande crinière blanche lamartinienne. Il habite un misérable rez-de-chaussée sur fond de cour, où il façonne des « écorchés » : des petits bonshommes en papier mâché à l'usage des écoles primaires. Ce « Russe blanc » parle couramment douze langues. Il lit dans le texte le grec, le latin et, bien sûr, le sanskrit. Ce sera l'une des rencontres les plus décisives du jeune Jacques.

Originaire de la grande bourgeoisie lituanienne, « Monsieur Delanovitch » était attaché d'ambassade en Iran quand survint la révolution russe de 1917. Sa femme, une princesse de sang, se trouvait alors en Russie. Elle fut tuée dans la tourmente. Préférant ne pas connaître son sort, il commença une vie d'errance et fut ouvrier chez Renault puis chauffeur de taxi avant de fabriquer des « écorchés ».

« Monsieur Delanovitch » apprend, pendant trois mois, le sanskrit au jeune Jacques. C'est un échec. Un jour, le vieux professeur

décide donc d'arrêter : « Je vais t'apprendre le russe, ça te sera plus utile. »

Là, c'est le coup de foudre : cette langue lui plaît tout de suite. Et c'est ainsi que ses parents finissent par proposer à « Monsieur Delanovitch » de s'installer chez eux, dans leur nouvel appartement de la rue de Seine, où ils ont une chambre avec entrée indépendante. Le professeur accepte. Il passera désormais la moitié du temps chez les Chirac, jouant tout à la fois, pour le jeune Jacques, le rôle de précepteur, de complice et de père spirituel.

De père tout court ? Jacques Chirac s'en défend, naturellement. Mais il ne nie pas que cet homme raffiné ait laissé sur lui son empreinte. Depuis la mort de « Monsieur Delanovitch », dans les années cinquante, il va se recueillir régulièrement sur sa tombe. C'est dire son importance. De tous les gourous qui ont traversé sa vie, celui-là reste, en fait, inégalé. Les autres, on le verra, ont plus ou moins façonné le Chirac public. Ce « Russe blanc » a contribué, lui, à fabriquer le Chirac privé en lui inoculant la passion de la littérature russe, de la civilisation perse, de l'art chinois et de bien d'autres choses encore.

Chez les Chirac, « Monsieur Delanovitch » a le statut d'un grand-père. Chez eux, il est chez lui. Il partage régulièrement les repas de famille. Il vient parfois passer des vacances en Corrèze. Et il parle pendant des heures avec le jeune Jacques. Il l'initie à Pouchkine, Tolstoï, Dostoïevski. Il lui prête des recueils de poésie. Il l'emmène faire le tour des musées de Paris.

C'est au musée Guimet – dont il deviendra un habitué – que grandit l'attrait du jeune Jacques pour la philosophie indienne. L'hindouisme le captive. Cet adolescent a faim d'absolu. C'est une religion pour lui. Il songe même, pendant quelques mois, à se convertir. Il renoncera finalement, faute de temples et, peut-être, de conviction. Mais il achète, depuis cette époque, tous les livres qui parlent de Visnu (prononcer *vichnou*) ou de Krisna (dire *krishna*). Il en a quatre cents, pour la plupart annotés.

Quand Ravi Shankar vient faire sa première tournée en Europe, il reste quinze jours dans un petit théâtre du IX^e arrondissement. Le jeune Jacques s'y rendra tous les soirs. Le musicien indien finira par repérer ce grand adolescent aux yeux fascinés qui se tient au premier rang. Une nuit, il le laissera entrer dans sa loge.

« Monsieur Delanovitch » ne va pas seulement l'initier. Il va aussi contribuer à alourdir l'angoisse qui, déjà, pèse sur Jacques Chirac. Un jour, lisant les lignes de la main de son protégé, il lui fait, sur le ton dégagé des grandes confidences, une remarque qui changera son enfance.

Observant la ligne de vie qui court autour de la paume de sa main gauche, il lui apprend qu'elle est exceptionnellement courte. À quel âge mourra-t-il ? À trente ans ? À quarante ans ? « Monsieur Delanovitch » ne sait mais il est convaincu que l'espérance de vie de son jeune disciple est limitée. « Tu ne vivras pas longtemps », dit-il au jeune Jacques qui, comme dirait Montaigne, troublera désormais « la vie par le soin de la mort et la mort par le soin de la vie ».

Non, décidément, Jacques Chirac ne sera jamais, lui, du genre à attendre que la mort le trouve, « plantant ses choux et nonchalant d'elle ». Il n'aura désormais plus le temps. Elle est à ses trousses. Il court...

Chirac, qui a déjà un petit côté « sorcier », prétend sentir les événements avant qu'ils n'arrivent ; il s'intéresse aux sciences occultes ; il n'est pas loin de penser que le réel et le surnaturel ne font qu'un. Il est donc tout disposé à écouter les diseurs de bonne (ou mauvaise) aventure et à croire les prédictions de « Monsieur Delanovitch ».

La découverte de la petitesse de sa ligne de vie n'a peut-être pas fondamentalement changé son caractère. Elle est en tout cas tombée sur un terrain propice. Il y a quelque chose de pathétiquement célinien chez ce personnage, tant il est convaincu que, si le monde a une vérité, c'est la mort.

Il ne panique pas pour autant. Même si, comme l'a écrit naguère Maurice Clavel, on peut déceler dans son regard d'« insondables angoisses », il ne les laisse pas se déployer. La journaliste Michèle Cotta, qui l'a souvent suivi dans ses voyages, raconte : « J'ai très peur en avion. Or, chose curieuse, avec lui, je me suis toujours sentie en sécurité. On se dit qu'il ne va rien lui arriver. Il a tellement l'air à l'abri des maux du cœur et du corps. »

L'est-il ? Pas toujours. Un noir souci chevauche en croupe du cavalier. Et Chirac n'est pas du genre à garder ses larmes pour lui pendant les enterrements. Il a de vrais et longs chagrins. Il n'admet pas de cesser de vivre avec ceux qu'il a aimés. On est loin de la

légende du Chirac cuirassé, aguerri, indestructible. Il y a beaucoup de blessures sur cette nuque de taureau.

Écoutons Bernadette Chirac : « Après la disparition de son père, mort très vite, comme un chêne qu'on abat, il m'avait dit, je me souviens : "Quand ma mère mourra, ce sera encore plus difficile et douloureux." Il avait raison. Il fut très atteint. »

Il n'accepte même pas la maladie. Ni la sienne – il ne prend jamais de médicaments, n'acceptant de tromper sa douleur qu'à l'aspirine Upsa. Ni celle des autres : cet homme pourchassé par le temps est capable de tout arrêter, subitement, pour s'occuper d'un ami souffrant – pour le faire changer de service hospitalier, par exemple, ou bien pour le faire traiter par un grand spécialiste de ses relations.

Qu'ils échouent ou qu'ils frondent, et le regard de Chirac peut brusquement refuser à ses proches le droit à l'existence. Il ne les voit plus. Mais qu'ils se retrouvent à l'hôpital, et tous ceux qui, un jour, ont été dans son champ de vision sont l'objet d'effusions de compassion. Faibles ou puissants, il les accompagnera, à coups de visites, de billets ou de fleurs, jusqu'à leur dernier souffle. On l'a beaucoup vu, par exemple, au chevet de personnalités du Tout-État comme Maurice Siégel à qui il avait, pourtant, retiré la direction d'Europe 1, en 1974 – à la demande, il est vrai, de Valéry Giscard d'Estaing. Mais il se dépensera également sans compter autour de telle obscure relation sur son lit de mort. Il n'a pas la fraternité hiérarchique.

On peut faire de Chirac – et ses propagandistes ne s'en privent pas – un être parfait, un sommet de délicatesse et de générosité, pressé de dispenser le bien comme Saint Louis ou Henri IV. On peut aussi le ranger dans la catégorie de ceux que Nietzsche appelle les « compatissants » (« Mais pourquoi donc a-t-il les joues rouges ? N'est-ce pas parce que trop souvent il lui a fallu avoir honte ? »). On peut également expliquer ces grands élans par une anxiété fondamentale : celle de l'homme qui a toujours quelque chose à se reprocher, un tourment à tromper, une faute à racheter. C'est sa vie qui répondra...

C'est un adolescent démodé. Il ne s'intègre pas aux jeux collectifs du lycée. Il reste sur son quant-à-soi et rêve, en silence, de bohème. Marginal et décalé, il vit en dehors de son temps, des salles de

cinéma et des surprises-parties. Il n'ouvre même pas les journaux que son père rapporte, le soir, à la maison : *L'Équipe* et *Paris-Presses*. Et il évite soigneusement les grands débats politiques qui, parfois, divisent sa classe. Certes, il est partisan du général de Gaulle. Mais c'est parce qu'il a entendu dire qu'il fallait l'être. Pendant la campagne des élections municipales de 1947, il s'insérera même au RPF. Un jour, un copain l'emmène dans une permanence du parti du Général. Il prend sa carte. « Il ne faut cependant pas exagérer l'importance de ce geste, dit Jacques Chirac. Ce fut un acte spontané. Je ne savais pas ce que je faisais. C'est en 1958 que je suis vraiment devenu gaulliste. »

Qu'est-il donc, au juste ? Un jeune homme romanesque, tout simplement. Il collectionne des reproductions de tableaux modernes sur cartes postales, qu'il achète chez les libraires du boulevard Saint-Germain. Sa chambre est remplie de Chirico, de Balthus, de Picasso, de Miró et de Kandinsky, son préféré. Quand il ne dévore pas des ouvrages obscurs sur l'hindouisme ou l'art chinois, il va voir des spectacles de danse. Ou bien il fait les antiquaires. À la maison, il ne prend pas beaucoup de place. Il est rarement là. En fait, il se contente de se cultiver et de « trouver ça farce ».

Son père n'est pas du même avis. Il a décidé que Jacques ferait l'École polytechnique. Il le voit déjà en patron. À moins que ce ne soit en ingénieur. Mais, pour cela, son fils se doit de travailler. Or, il fait preuve d'un mélange agaçant d'aisance et de désinvolture. Il ne prend pas le lycée au sérieux.

C'est le fils de « Monsieur Delanovitch » avant d'être celui de François Chirac. Jacques respecte son père mais, apparemment, il n'a pas – ou plutôt pas encore – la même image de la « réussite » que lui. Il préférera toujours les plaisirs culturels aux jouissances matérielles.

Et c'est ainsi que sourd la colère de François Chirac. Il a l'impression d'avoir couvé un canard boiteux. À la table familiale, il arrive, parfois, que le ton monte. Le jeune Jacques hausse les épaules. Ses études, il les fait. Partout. Sauf au lycée Carnot...

Jacques Chirac n'est pas un « cancre ». Il se borne simplement à lire en diagonale les manuels scolaires. Il survole, il rêve, il picore. Il fait confiance à ses capacités d'assimilation qui, déjà, sont grandes. Et, à la surprise générale, il est reçu au baccalauréat avec la mention « assez bien ».

Il ne sait pas très bien ce qu'il veut faire. Il se verrait bien capitaine au long cours mais il n'ose pas en parler à ses parents. « J'avais tâté le terrain, dit Jacques Chirac. Mon père avait un ami qui était président de l'Union industrielle et maritime. C'était une personnalité importante du monde de la marine marchande. J'avais demandé qu'il me pistonne pour trouver du travail sur un bateau. Naturellement, ça n'a pas marché. »

En attendant que leur fils se décide, ses parents l'inscrivent en mathématiques supérieures au lycée Louis-le-Grand. Son père a toujours la même obsession : Polytechnique. Mais le jeune homme de dix-sept ans qui dit adieu aux couloirs tristes du lycée Carnot a décidé, dans le même temps, de prendre congé du domicile familial et de l'autorité parentale. Il a le front haut et le regard révolté d'un personnage de Joseph Conrad. Il prend un baluchon et la route de Rouen. Il s'en va à la conquête du monde. Il ne part pas en vacances mais pour la vie...

En mai 68, les étudiants révoltés faisaient des barricades. Auparavant, ils faisaient leurs bagages. À défaut de jeter des pavés, Jacques Chirac lève donc l'ancre. Pour se retrouver, il rompt avec sa famille, ses habitudes, ses avantages. Il s'engage à Rouen comme inscrit maritime puis gagne Dunkerque en auto-stop. Pour avoir l'air d'un marin, il s'est acheté une pipe et un paquet de tabac noir – du « gros cul », comme on dit à l'époque. C'est, décidément, l'anti-dandy. Il se fait embaucher comme pilotin sur un cinq mille tonnes, le *Capitaine-Saint-Martin*.

Où va-t-il ? Ce cargo chargé du charbon à Dunkerque, le décharge à Alger, prend ensuite la direction de Melilla, au Maroc espagnol, y charge du minerai de fer, puis le décharge à Dunkerque. Autant dire que Chirac-le-pilotin apprendra à vivre dans la poussière et la crasse. Il fera quatre fois le circuit Dunkerque-Alger-Melilla-Dunkerque.

Le capitaine le prend tout de suite en amitié. Chirac l'appelle le « Bosco ». Les océans n'ont plus de secret pour ce vieux bourlingueur qui a tout fait, y compris le cap Horn. Lors du premier voyage, dans le golfe de Gascogne, il remarque que son pilotin, alors de quart, souffre du mal de mer. Il l'emmène dans sa cabine et lui fait manger trois boîtes de sardines : « Avec ça, tu te caleras bien l'estomac. C'est un remède radical. »

Jacques Chirac prétend que, depuis ce jour, il n'a plus jamais eu le mal de mer. De cet épisode maritime, il ne garde pas seulement le goût des sardines mais aussi la nostalgie de la fraternité. « On n'avait pas le temps de s'ennuyer ni de regarder les mouettes, raconte-t-il. On travaillait pratiquement seize heures par jour. Il y a toujours quelque chose à faire sur un bateau. Et je m'entendais très bien avec l'équipage, constitué, pour l'essentiel, de Bretons. » Lors des escales, il partage avec eux la tournée des comptoirs et les joies poissonnières des bars louches.

Une nuit, à Alger, le « Bosco » l'emmène, avec quelques jeunes matelots, dans un lupanar de la Casbah. Quand il revient sur le *Capitaine-Saint-Martin*, au petit matin, il n'est plus tout à fait le même.

Il n'en finit pas d'être un homme.

Ce n'est peut-être pas un hasard si Jacques Chirac a perdu son pucelage dans un bordel algérien. Ni paillard ni rabelaisien, il n'est pas non plus du genre romantique. C'est un « macho » qui croit aux valeurs de la virilité, quitte à mesurer la masculinité à la consommation de tabac ou d'alcool. Une philosophie somme toute militaire. « Les femmes pensent à l'amour, les hommes aux galons ou à quelque chose de ce genre », souffla de Gaulle à Malraux¹. Chirac pourrait cosigner.

Ni touriste à la Paul Morand, ni globe-trotter à la Blaise Cendrars, Jacques Chirac n'est pas un marin raffiné. C'est un aventurier au sens bourgeois du mot. Jeune homme libre, il chérit la mer. Et il sait maintenant qu'il a trouvé sa voie. Il continuera à travailler sur le *Capitaine-Saint-Martin* et il passera le concours de lieutenant au long cours. Naturellement, ses parents n'en savent rien. « Si je leur avais demandé leur avis, dit-il, ça aurait fait des étincelles épouvantables. »

Désormais, il ne prend plus son travail à la blague. Il a fini de songer à la gloire par la plume. Il ne pense plus qu'à se dépasser lui-même et, pour cela, il a trouvé un moyen : la mer. Il s'imbibe d'air salé, d'histoires corsées, de récits de voyage. Sur le *Capitaine-Saint-Martin*, il a le sentiment de vivre au-dessus de lui-même. Et il est fier de gagner enfin sa vie, même si sa première feuille de paye est très modeste.

1. André Malraux, *Les chênes qu'on abat*, Gallimard, 1971.

Les mois passent. Arrive octobre. Au lycée Louis-le-Grand, les cours de math sup commencent sans le jeune Jacques. Rue de Seine, les Chirac s'impatientent. C'est un défi qui leur est lancé. Et ils ont de plus en plus de mal à se reconnaître en ce marin qui leur envoie de ses escales des mots rapides et exaltés.

Un jour, alors que le *Capitaine-Saint-Martin* accoste à Dunkerque, Jacques Chirac reconnaît une silhouette familière sur le quai. Un grand gaillard fait les cent pas en fumant des cigarettes. C'est son père. La tête rentrée dans les épaules, il n'a pas l'air content.

En effet. Quand Jacques Chirac descend du bateau, son père le traite de « connard » avant de lui annoncer qu'il le ramène sur-le-champ à Paris. Ainsi s'achève le voyage initiatique. Il faut retourner rue de Seine et aux réalités. L'heure de l'aventure viendra plus tard, si elle vient un jour.

Sur le chemin du retour, Jacques Chirac plaide sa cause. « Je ne suis pas doué pour les études, explique-t-il à son père. J'ai envie de travailler rapidement. C'est fascinant de commander un bateau. Je voudrais être lieutenant au long cours. Un jour, je serai capitaine. » Naturellement, son père fait le sourd. Il voit toujours son fils en polytechnicien.

Il a tort. En math sup, qu'il réintègre avec un mois de retard, Jacques Chirac ne réussira pas trop mal. Mais il ne sera pas non plus un crack. « Pour être franc, dit-il, ça me cassait les bonbons, ces histoires de maths. » Entre deux cours, il multiplie donc les escapades, pour la plupart culturelles. Il parle d'écrire des livres. Ou des articles. Il ne sait toujours pas quel métier il fera. Bref, il flotte.

À l'âge où il se doit de trouver sa voie, Jacques Chirac paraît disloqué. C'est qu'il est partagé entre au moins deux personnages, contradictoires de surcroît. D'un côté, un esthète lunaire qui, le soir, dans sa chambre, traduit *Eugène Onéguine* de Pouchkine. De l'autre, un aventurier avide de nouveaux paysages et convaincu, comme Nietzsche, que l'homme est quelque chose qui doit être surmonté. Quant à ses parents, ils voudraient lui voir jouer un troisième rôle : celui d'un étudiant conformiste et rangé. Beaucoup de rôles pour un seul homme. Il va falloir choisir...

L'hélicoptère de Sciences-Po

« Veux-tu des perles ? Plonge dans la mer. »

Proverbe kurde

Il a dix-huit ans. Il parle comme un charretier et fume comme un sapeur. Il a l'air de tout savoir. Il a la pâleur inquiète d'un personnage de Dostoïevski et il ne distingue pas encore où le mènera sa frénétique boulimie. En lui cohabitent la mythologie républicaine de ses deux grands-pères, la curiosité cosmopolite et fantasque de « Monsieur Delanovitch », son goût de la poésie et des arts plastiques, la témérité péremptoire de sa mère, le goût du travail et les vertus bourgeoises de son père. C'est déjà l'homme des antithèses : cultivé, cosmique et cossu.

Il désespère son père. Aussi, quand Jacques Chirac lui explique un jour qu'il veut faire Sciences-Po (« On m'a dit que c'était intéressant »), l'autre n'hésite pas un instant. Va pour Sciences-Po. C'est peut-être là que se trouvera enfin ce fils qui se cherche tant.

Prudent, Jacques Chirac prend une année sabbatique. Si l'expérience de Sciences-Po n'est pas satisfaisante, il est convenu avec ses parents qu'il réintégrera le lycée Louis-le-Grand où il est autorisé à passer dans la classe supérieure : math spé.

Précaution inutile : en octobre 1951, quand il entre à Sciences-Po, Jacques Chirac se moule dans un nouveau personnage, celui d'un étudiant assidu et besogneux. « Il s'intéressait gloutonnement à tout, note Béatrice de Andia qui partageait les mêmes bancs que lui. Il n'était jamais rassasié. »

C'est la fin de sa jeunesse.

Jacques Chirac est-il devenu, soudain, Jacques Chirac ? Il a en tout cas tourné le dos au personnage romantique et majestueusement désinvolte qu'il incarnait jusqu'alors. Il n'est plus le jeune homme qui pense à autre chose. Renonçant au système de valeurs de ses années flâneuses, il jette toute son énergie pétaradante dans le travail universitaire. Il ne reste rien de commun entre l'étudiant sportif, compétitif, bien habillé de la rue Saint-Guillaume, et le pilotin ébouriffé du *Capitaine-Saint-Martin*. « Je me suis tout de suite plu, dit Jacques Chirac. Alors, j'ai abandonné le reste. »

Qui a dit que la meilleure preuve de caractère est de savoir vaincre le sien ? Jacques Chirac a changé de partition. Mais ce qui étonne le plus, ce n'est pas la métamorphose de ce personnage caméléon. C'est sa rapidité.

Il éblouit ses camarades et ses professeurs avec ses réponses érudites. En histoire, son maître de conférences, Marcel Reinhart, professeur à la faculté de Caen et auteur de plusieurs ouvrages sur Henri IV, a une obsession : faire participer les étudiants. Pour ce faire, il arrive aux cours avec un cahier où ses assistants notent d'une croix les interventions de chaque élève. À la fin du trimestre, ils font le compte. « Les croix de Jacques Chirac, on ne savait plus où les mettre », note Jacques Friedmann, qui fut assistant de la première année en 1951. Parce qu'il est l'un des meilleurs élèves de la deuxième année, il a été chargé de piloter les nouveaux arrivants. Jeune homme réservé et sérieux, d'une sensibilité plutôt de gauche, il deviendra l'ami le plus proche de Jacques Chirac.

« Jacques Chirac, se souvient Friedmann, était à la fois actif et brillant. Il intervenait toujours avec assurance. C'était un bon élève mais ce n'était pas vraiment un chef de bande. » Rue de Seine, les dîners familiaux sont moins orageux. François Chirac a une nouvelle ambition pour son fils : l'École nationale d'administration...

Lors de la première conférence de Sciences-Po, Jacques Chirac avise une jeune fille au front immense et au regard sage. Les tables étant disposées en carré autour du professeur, il se trouve qu'elle est assise juste en face de lui. Elle aussi a remarqué ce grand énergumène filiforme. Et il l'agace : « Il remuait sans arrêt ses jambes sous la table. Je me disais que ce garçon était trop nerveux et qu'il devait sûrement boire trop de café. »

La jeune fille agacée s'appelle alors Bernadette de Courcel. Sa famille a de la branche, des biens et des valeurs mobilières. Mais elle ne fait pas que de l'argent. Elle fabrique aussi des héros. L'oncle Geoffroy, par exemple. Bernadette en est très fière. C'est la gloire des Courcel. Il fut tour à tour chef de cabinet du général de Gaulle en 1940, commandant d'escadron d'automitrailleuses en Libye puis, après la guerre, ambassadeur de France. À Sciences-Po, en ce temps-là, Courcel est un nom qui se prononce avec révérence. À juste titre.

On a parfois dit que c'est Bernadette qui a fait les premiers pas. « Elle avait tout de suite repéré que Jacques était un type valable, dit Béatrice de Andia, sa camarade de classe. Elle utilisait tous les moyens possibles pour l'approcher. Quand elle était dans un autre séminaire, elle faisait en sorte de se lier avec le groupe de jeunes filles que nous formions autour de Jacques. C'est ainsi que nous sommes devenues amies. »

Bernadette s'est simplement arrangée, en fait, pour se trouver toujours dans le champ de vision de Jacques. Cette jeune fille pieuse et angélique était bien trop réservée pour en faire davantage. Écoutez sa version : « J'étais d'une timidité malade. Jacques s'en était aperçu et il m'avait conseillé de me jeter à l'eau en prenant le premier sujet proposé par Reinhart. Ce que je m'empressai de faire. J'écopai donc d'un exposé sur la Révolution. À la sortie de la conférence, j'allai donc le préparer à la bibliothèque. J'étais en train d'y travailler quand je vis arriver ce grand escogriffé qui me dit : "Mademoiselle, j'ai l'intention de monter un groupe de travail qui se réunirait chez moi. Nous serons quatre. Voulez-vous en faire partie?" Et c'est dans la foulée que nous nous sommes connus. » Tout se serait donc passé lors de la première rencontre, du premier regard.

La version de Jacques Chirac, si elle est moins romantique, n'est pas vraiment contradictoire. À l'en croire, c'est Sa Majesté le hasard qui aurait fait les trois quarts de la besogne : « Je voulais faire un groupe de travail. J'avais déjà repéré deux types. Il me fallait une fille. Je lui ai proposé de venir avec nous parce qu'elle me semblait être la meilleure élève. »

Jacques et Bernadette apprennent à travailler ensemble. Rue de Seine, ils partagent les mêmes lectures, les mêmes amitiés, les

mêmes sandwichs. Ils passent des après-midi ensemble. Et de fil en aiguille...

Elle est douce et lui si frétilant qu'ils sont faits pour s'entendre. Mais il n'a pas d'yeux que pour elle. Il est trop ardent, trop affamé d'aventures. Et il entend bien garder les ailes libres.

C'est le bourreau des cœurs de Sciences-Po. « Il plaisait beaucoup aux jeunes filles », dit Bernadette, énigmatique. Trois camarades de Sciences-Po confirment. Jacques Friedmann se souvient qu'il avait du « succès auprès de ces demoiselles ». Quant à Michel Rocard, un autre camarade de Sciences-Po, ce qu'il a surtout retenu du Jacques Chirac d'alors, c'est « la cour de filles formidables qui gravitait autour ».

Ce jeune homme couvert de femmes trouve-t-il quand même le temps d'être amoureux de Bernadette ? Il ne se déclare pas. Ce n'est pas son genre. Mais Bernadette, submergée de petits mots, assaillie de coups de téléphone, n'a pas besoin des aveux de Jacques. Certes, elle est bien consciente qu'il l'utilise : « Il me faisait faire ses fiches de lecture parce qu'il n'aimait pas trop lire le genre d'ouvrages qu'on était censé ingurgiter à Sciences-Po. J'ai lu beaucoup de choses pour lui, à commencer par *De la démocratie en Amérique* de Tocqueville. Il était déjà très organisé et il appréciait cette gentille fille consciencieuse qui lisait des tas de bouquins pour lui. Cela crée des liens. »

De là naît leur complicité et aussi la fascination – le mot n'est pas trop fort – qu'il exerce sur Bernadette : « Il m'a tout de suite distancée. Il fallait voir la rapidité avec laquelle il survolait les dossiers. Il comprenait tout au premier coup d'œil mais il ne s'impatientait pas de la lenteur des autres. »

S'est-il servi cyniquement de Bernadette ? La réponse ne fait aucun doute. C'était un étudiant obligeant. « Il était toujours prêt à porter les paquets et à ouvrir les portes », dit Béatrice de Andia. « Il adorait déjà rendre service », précise Michel Rocard. S'il cherche à tirer parti de Bernadette, en fait, c'est sans doute pour se l'approprier. Elle est à son service. Il la prend en charge. Et chacun y trouve son compte.

En juin 1952, alors qu'elle est déjà partie en vacances, c'est lui qui lui annonce son échec à son examen de fin de première année. « J'espère, lui écrit-il, que ce petit incident ne vous empêchera pas de jouir comme il se doit de la douceur romantique du lac d'Annecy. Pensez à Lamartine bien plutôt qu'à Meynard et conti-

nuez à respirer l'air des cimes avant de reprendre contact avec l'atmosphère saturée des amphithéâtres. »

En marge, ce post-scriptum qui en dit long sur ses façons : « Excusez-moi de vous écrire au stylo à bille, je viens de casser ma plume. »

On l'appelle l'hélicoptère parce qu'il bouge tout le temps ses bras comme des pales. « C'était un grand gaillard agité, indépendant et personnel », dit Michel François-Poncet, un autre camarade de promotion qui est devenu l'un de ses amis les plus proches. « Il était toujours pressé », ajoute Michel Rocard, orfèvre. Jacques Chirac n'aime déjà pas donner du temps au temps.

Pour ses amis, c'est un coup de vent. Il est rare, par exemple, qu'il se rende au café des étudiants de Sciences-Po, Chez Basile, qui fait aussi salon de thé. Quand il y va, il semble s'y ennuyer. Il faut aussi le traîner dans les surprises-parties et il n'en est jamais le dernier parti. On le voit beaucoup, en revanche, à la librairie de l'Institut. Il passe de longs moments à farfouiller dans le rayon des livres ou des revues.

Il fait partie de la catégorie des « polars ». Il ne sort pas de chez lui sans sa cravate. Il ne tombe pas aisément la veste. Il s'est même acheté un smoking. Il semble qu'il soit grisé, en fait, par le niveau social de ses nouvelles fréquentations. L'ex-pilotin du *Capitaine-Saint-Martin* se trouve en effet sur les mêmes bancs que Michel François-Poncet, le neveu de l'ambassadeur ; Laurence Seydoux, la fille de l'ambassadeur ; Claude Delay, la fille du grand psychiatre ; Marie-Thérèse de Mitry, une Wendel.

Jacques Chirac n'est pas du genre à rater les cours. Il se fait même fort de suivre religieusement les cours d'André Siegfried, père des politologues modernes et fondateur de la sociologie électorale avec son *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la III^e République*. Apparemment, ce grand esprit, alors proche de la retraite, aurait bien mérité d'être chahuté. Jacques Chirac résume ainsi ses conférences : « Et lors de mon quarante-deuxième voyage aux États-Unis, j'ai observé 1^o que l'Amérique est un continent ; 2^o qu'elle compte un certain nombre d'habitants. » Curieux enseignement, en vérité : celui de la banalité sentencieuse. Mais il préparait avantagusement à l'ENA.

Jacques Chirac apprécie davantage, en revanche, les cours de Jacques Chardonnet, son professeur de géographie, qui organise des voyages en province, des visites d'usines, de raffineries ou de mines. C'est ainsi qu'un jour ses étudiants descendent en Lorraine dans l'une des mines les plus profondes du monde : onze cents mètres sous terre. Petit problème : les mineurs ne veulent pas que les femmes descendent. Elles porteraient malheur. Béatrice de Andia s'habille donc en jeune homme. Quand la supercherie est découverte, au fond du puits, un vrai scandale éclate. Jacques Chirac la défend. Noble et cavalier, il est déjà celui qui prend les affaires en main.

Avec Jacques Chardonnet encore, il fera le pèlerinage au barrage de Donzères-Mondragon. C'est là que toute la promotion découvre qu'il s'est épris de M^{lle} de Courcel. Noble et cavalier, il est déjà celui qui prend Bernadette par la main.

Et politiquement, où est-il ? En disponibilité, c'est-à-dire ouvert et non pas sceptique façon Raymond Aron. À l'époque, l'auteur de *L'Opium des intellectuels* domine, et de loin, Sciences-Po. Clair, froid et ironique, il enchante son public étudiant. Même si Jacques Chirac ne l'a pas eu comme professeur, il lui doit beaucoup. Cet homme au regard perçant a laissé son empreinte sur toutes les promotions des années cinquante.

Michel François-Poncet, qui a passé ces années-là en compagnie de Jacques Chirac, résume ainsi l'état d'esprit qui régnait rue Saint-Guillaume :

« On ne remettait pas grand-chose en question, on n'était pas du genre contestataire, mais on était curieux de tout. On n'imaginait pas vivre sans *Le Monde*, que l'on décortiquait avant de le découper religieusement pour faire nos fameux dossiers. On suivait avec plus ou moins de délices les changements ministériels. Je me souviens que nous avons été assez choqués par l'arrivée de Joseph Laniel à la présidence du Conseil, en 1953, cet homme que François Mauriac avait brocardé d'une formule assassine : "La démocratie à tête de bœuf." En fait, l'ambiance politique de la IV^e République nous fascinait et nous exaspérait à la fois. Nous n'étions pas gaullistes pour autant. De Gaulle, pour nous, c'était un vieux con. Ses troupes avaient disparu. Et Raymond Aron nous expliquait que c'était un phénomène dépassé. Alors ? Alors, on avait les yeux rivés sur les deux personnages qui tranchaient avec le reste de la classe politique : Edgar Faure et Pierre Mendès

France. Avec toutefois une préférence pour le dernier. Et l'on s'est jetés sur *L'Express* dès sa parution : c'est un journal qui nous a beaucoup marqués. »

Étrange métamorphose. Le voici donc tiré à quatre épingles, avec de belles manières et des bonnes notes. Chez lui, Jacques Chirac ne fait plus scandale. Le soir, sa mère ne l'attend plus en tremblant : avec son père, ses relations se sont stabilisées. Michel François-Poncet qui, à cette époque, fréquenta souvent le 93, rue de Seine, se souvient n'avoir « jamais ressenti de tensions particulières entre l'un et l'autre ». « Ce n'était pas une maison d'une gaieté folle, ajoute-t-il. Tout était centré sur les études du fils qui y passait le moins de temps possible. » Absent et assagi, il ne torture en tout cas plus ses parents.

Avec Jacques Chirac, pourtant, il faut toujours se méfier des apparences. Cette maturité, il la travaille. Il la déploie. Mais si c'était un rôle de composition ?

Rocard

« Couvre-toi des vêtements de la générosité ; l'avarice d'un homme montre ses défauts, mais la générosité couvre tous les défauts. »

Tarafa al-Bakri

Rue Saint-Guillaume, un jeune homme aux cheveux coupés très court commence à se faire remarquer. Il circule en Solex. Il traîne toujours une énorme sacoche bourrée de livres, de dossiers, d'exemplaires du *Monde*. Il parle vite et bien, d'une voix grave et décidée. Il n'a jamais une seconde à perdre. C'est un personnage étonnant : impatient, vif et folklorique, il vous donne l'impression d'avoir rencontré l'une des personnes les plus intelligentes de la deuxième moitié du siècle. animateur des Étudiants socialistes, il est secrétaire du groupe Droit-Sciences-Po. Il s'appelle Michel Rocard et on le surnomme « le petit dictateur de poche ».

Avec Gérard Belorgey, un ami de Chirac, il a fondé les Cercles d'études politiques et sociales (CEPS). Et il organise des conférences. C'est ainsi que Guy Mollet ou René Dumont viendront plancher devant les étudiants de Sciences-Po. Jacques Chirac assiste à plusieurs de ces réunions. Il s'y imbibe de socialisme et de tiers-mondisme. Un jour, Michel Rocard lui demande de sauter le pas et de s'inscrire au Parti socialiste qui s'appelle alors la SFIO. On imagine le dialogue entre ces deux jeunes gens faits pour s'entendre avec leur air assoiffé, tendu, hanté.

« Tu prends ta carte de la SFIO ? demandera Michel Rocard.

— Je préfère attendre et réfléchir un peu.

— Dans la vie, il faut choisir son camp.

— Je n'ai pas envie de m'enfermer dans quelque chose de rigide. Et puis je vous trouve trop conservateurs. »

Cela ne s'invente pas. Mais ce que Jacques Chirac reproche alors à la SFIO, c'est sa modération à l'égard du colonialisme, sa prudence en matière sociale et son goût pour la *combinazione*. Bref, le parti de Guy Mollet n'est pas assez à gauche pour lui. Ni assez animé...

Un jour, Chirac suit, avec Gérard Belorgey, une réunion de la 5^e section de la SFIO, rue Saint-Placide – la section de Mireille Osmin, une « historique » du pivertisme et du gaucho-socialisme. La lumière est faible, les militants sont assoupis et leurs débats sans fin. En sortant, Chirac dit à Belorgey : « C'est bien, ce parti, mais ça manque quand même de dynamisme. »

Il n'empêche qu'il a un coup de foudre pour Rocard qui, il est vrai, le lui rend bien. Ils ont les mêmes goûts, la même faim d'action, la même frénésie tabagique. Ils sont également amoureux de la même jeune fille : Marie-Thérèse de Mitry, une des héritières de la famille Wendel, qu'ils se disputent poliment – si poliment qu'elle finira par épouser un troisième jeune homme : Jean François-Poncet, cousin de Michel François-Poncet et futur ministre des Affaires étrangères de Valéry Giscard d'Estaing.

Chirac-Rocard... Des décennies plus tard, il reste quelque chose de leur complicité d'alors. De Chirac, Rocard dit : « C'est quelqu'un qui est capable d'élans de générosité inouïs. » De Rocard, Chirac dit : « Michel a parfois d'étonnantes fulgurances d'intelligence. » On verra qu'il n'hésitera pas, au besoin, à s'en servir...

Il s'en est fallu de peu, en tout cas, que Chirac ne devienne socialiste. « Si j'avais eu quelques centimètres de plus, ironisera un jour Rocard, je crois que je l'aurais convaincu. »

Paul Guilbert, son ancien compagnon de Sciences-Po, qui deviendra journaliste au *Quotidien de Paris*, témoigne : « J'étais RPF. Pour moi, Chirac faisait partie de ces progressistes qui couraient après les idées dans le vent. C'était une sorte de bourgeois de gauche, encore qu'il n'avait ni l'état d'esprit ni les préjugés ni la suffisance des bourgeois de l'époque. »

Michel Rocard précise : « Jacques Chirac était très mendésiste, en fait. Et il cultivait la même méfiance que Pierre Mendès France à l'égard des partis politiques. »

Jacques Chirac n'a pas les mêmes souvenirs. Écoutons-le : « J'étais entouré de mendésistes, c'est vrai, mais je n'étais pas mendésiste. D'abord, et ce n'est pas une raison très noble, parce que c'était une mode. Or, je n'ai jamais aimé les modes. De même que je n'ai donné ni dans le houla-hoop ni dans le scoubidou, je n'ai pas donné dans le mendésisme. Ensuite, et c'est plus sérieux, je ne décelais pas grand-chose de positif dans le langage de Pierre Mendès France. Pour moi, son discours, très intellectuel et assez superficiel, n'apportait rien de constructif. Même si j'ai nourri, depuis, une certaine admiration pour son caractère et pour son goût de la solitude, je continue de penser que c'était avant tout un esprit négatif. Je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'on lui élève partout des statues mais il faut bien reconnaître qu'il n'a pas tenu ses promesses. Il y avait, chez lui, un côté bulle de savon. De Gaulle, lui, faisait des propositions concrètes pour atteindre les objectifs qu'il se fixait. Il parlait un langage d'efficacité. C'est ce qui m'attirait chez lui. »

Gaulliste, Chirac ? Pas vraiment. Ses camarades de Sciences-Po ont gardé l'image d'un *condottiere* tournicotant autour des organisations et des idées de gauche, exécrant la classe politique qui régnait, alors, sur la IV^e République, lisant, courant, dévorant. D'après Michel Rocard, il fut « à deux doigts » de prendre sa carte de la SFIO. « Chirac craignait, dit Rocard, qu'une adhésion eût été contraignante pour la suite. Il préférerait ne pas s'investir complètement. »

Une fois de plus, les souvenirs des deux hommes ne coïncident pas. Jacques Chirac est certain, lui, d'avoir adhéré « quelque temps » aux Étudiants socialistes. Mais cette SFIO, vautreée dans « la République des partis », n'était pas vraiment faite pour lui. Il trouvait Jules Moch « réactionnaire », Paul Ramadier « insignifiant » et Guy Mollet « compassé ». Il n'est guère que Michel Rocard et quelques apôtres du renouvellement socialiste qui trouvaient grâce à ses yeux.

Pourquoi avoir adhéré aux Étudiants socialistes, alors ? La personnalité de leur chef de file à Sciences-Po n'a sans doute pas joué un rôle négligeable. Il sait éblouir son monde, Rocard le messianique, le facétieux, le pétillant, brûlant de fièvre, toujours avide d'idées nouvelles, assoiffé d'action, trompant, comme Chirac, son angoisse dans le travail et le tabac.

Adhésion ou pas, l'épisode des Étudiants socialistes laissera des traces sur Jacques Chirac.

En 1971, alors qu'il est ministre des Relations avec le Parlement dans le gouvernement de Jacques Chaban-Delmas, il dira à l'auteur que Michel Rocard est l'un des hommes politiques dont il se sent le plus proche ; qu'il voit des convergences entre la participation préconisée par le général de Gaulle et l'autogestion prônée par celui qui est alors secrétaire général du PSU ; qu'il rêve de faire partie, demain, d'une coalition où il retrouverait ceux des socialistes qui acceptent les institutions de la V^e République. « Notre projet de société, expliquera-t-il, n'est pas si différent. » Pour qui en douterait, il n'hésitera pas à plaider, cinq ans plus tard, pour un « travaillisme à la française », illustrant ainsi avec éclat une ambiguïté fondamentale dont les secousses se perpétueront tout au long de sa carrière.

Ce n'est pas un hasard s'il parle volontiers de son passage chez les socialistes ou de ses relations avec Michel Rocard. Entré à gauche par révolte et générosité plutôt que par préméditation « marxiste », Jacques Chirac a, durant sa jeunesse, engrangé des « valeurs » qu'il n'a cessé, par la suite, de dilapider. D'où ce complexe de culpabilité qui, chez lui, sourd par intermittence. D'où le doute qui l'habite entre deux coups de menton dominateurs. D'où, enfin, ce quelque chose d'opaque qui s'est installé entre les Français et lui.

Sur son dévergondage avec la gauche, les explications officielles de Jacques Chirac ne laissent aucun doute : « En réaction contre la droite et l'extrême droite à Sciences-Po, j'ai été un moment tenté par la politique de gauche. J'ai "flirté" avec les socialistes qui étaient dirigés par un garçon que j'estime et que j'aime beaucoup... Michel Rocard. Les trouvant trop conservateurs, trop à droite, je n'y suis resté que quelques mois et je suis parti. Il n'y avait à l'époque ni PSU, ni maoïstes, ni gauchistes. Alors, je suis allé voir ce qui se passait du côté du PC. » Traduisez : comme le gauchisme n'avait pas encore de réalité, Chirac était condamné à assouvir sa révolte au Parti communiste. À défaut de grives...

Ces étonnantes confidences ont été faites en 1972 à trois universitaires, Catherine Clessis, Bernard Prévost et Patrick Wajzman,

auteurs de *Jacques Chirac ou la République des cadets*¹. À cette époque, une partie non négligeable de l'intelligentsia était saisie par le virus du « chic radical », comme le disait joliment l'écrivain américain Tom Wolfe. Le gaucho-maoïsme proliférait dans la France de Pompidou alors même que le capitalisme à la française était au zénith. Le journaliste Serge July et le philosophe André Glucksmann donnaient le ton. Le vieux Sartre et Simone de Beauvoir, leur caution. Ils se prenaient pour de nouveaux « résistants ». Ils n'arrivaient pas à supporter le siècle.

Or c'est précisément le moment que choisit Jacques Chirac pour reconnaître qu'il aurait pu être, lui aussi, gauchiste ou maoïste. Deux ans seulement avant de débarquer au ministère de l'Intérieur, alors même qu'il est l'un des piliers de ce système Pompidou accusé de tous les péchés. Pas banal.

Faut-il expliquer l'aveu de Jacques Chirac par un accès de snobisme idéologique ? Ce n'est pas vraiment son genre. Il est plus probable qu'il cherche à justifier son passage éclair au Parti communiste par l'absence d'une structure de substitution : pour les fils de famille révoltés, en ce temps-là, il n'y a pas le choix. C'est le PC ou rien.

Il reste que Chirac reconnaît les faits. Chaque fois qu'on l'interroge sur ses convictions politiques à Sciences-Po, il répond la même chose ; à dix-huit ans, il penchait à gauche, « comme tous ceux qui, à l'époque, n'étaient pas d'extrême droite ». Certes. Mais de là à gigoter autour du Parti communiste... En 1950, il signe l'appel de Stockholm lancé par le Comité mondial de la paix, aux mains de Staline. Le texte réclame « l'interdiction absolue de l'arme atomique ». C'est ainsi que Chirac mêle sa signature à celle des communistes et de leurs compagnons de route – Louis Aragon, Pablo Picasso, Irène Joliot-Curie, etc.

Chirac communiste ? En 1952, on le voit brandir, deux semaines de suite, *L'Humanité-Dimanche* devant l'église Saint-Sulpice. On l'aperçoit dans une réunion de cellule à quelques pas de là. Ce passage éclair au PC, qu'il raconte sans complexe, met cependant mal à l'aise ses propres partisans. Au point que Thierry Desjardins, grand reporter au *Figaro* et auteur d'une monumentale biographie du président du RPR, n'hésite pas à écrire que « Chirac n'a jamais

1. Presses de la Cité, 1972.

vendu *L'Humanité*¹ » alors que l'intéressé lui-même l'a reconnu dans de nombreux entretiens.

Écoutons Chirac : « Ce qui m'attirait vers les communistes, c'était le pacifisme. Comme beaucoup de jeunes, j'étais traumatisé par Hiroshima et j'étais hostile à l'armement nucléaire. Je n'avais pas compris que nous étions manipulés. Ceux-là mêmes qui m'avaient fait signer l'appel de Stockholm me dirent un jour : "Si tu veux militer au PC, il faut que tu commences par vendre *L'Humanité*." Ce que je fis. Puis, un soir, ils m'emmenèrent dans un local qui leur servait de permanence, tout près de la place Saint-Sulpice. Et c'est ainsi que j'ai assisté à ma première réunion de cellule. Ce fut aussi ma dernière. J'ai été épouvanté par le sectarisme, la langue de bois, le culte de la personnalité de Staline. Et j'ai fui. Mon hymen avec le Parti communiste n'aura duré que quinze jours. »

De tous les hommes d'État que compte la France, Jacques Chirac est, curieusement, le seul qui ait fait un – petit – tour du côté du PC. Mis à part Michel Rocard et Pierre Mauroy, tous sont entrés en politique par la droite ou par le centre. Chirac, lui, a commencé par l'extrême gauche. Par naïveté, par générosité, par inconscience : au choix. Mais il s'est rangé, d'entrée de jeu, du côté des faibles et de ceux qui prétendent les représenter : les communistes.

Récapitulons :

En rébellion contre son père, Valéry Giscard d'Estaing choisit, en décembre 1944, de s'engager dans l'armée du général de Lattre de Tassigny, la première armée française. Il a dix-huit ans. Il faut bien que jeunesse se passe. Sa guerre faite, VGE retourne ensuite sagement chez ses parents avant de se présenter à Polytechnique où il apparaît déjà centriste, moderne et sûr de son destin.

À dix-huit ans, Raymond Barre rate, lui, son premier rendez-vous avec le gaullisme. C'est en novembre 1942. Le contre-torpilleur *Léopard*, fidèle à la France libre, fait son entrée dans la baie de Saint-Denis-de-la-Réunion. Il n'en faut pas plus pour que l'île se rallie à de Gaulle et que s'y ouvre un bureau de recrutement où Barre manquera à l'appel. Il fera son droit. Pas la guerre.

1. *Un inconnu nommé Chirac*, La Table ronde, 1983.

François Léotard, lui, fera des prières. À l'âge où Chirac frétille autour du PC, Léotard se recueille sur les prie-Dieu. À vingt-trois ans, il deviendra même frère Honorat au monastère bénédictin de La Pierre-qui-Vire. Pour quelques mois seulement. On n'a qu'une vie. François Mitterrand n'a pas encore découvert la politique à dix-huit ans. Il ne s'est donc pas trouvé. Il regarde le monde avec l'ironie froide de Drieu La Rochelle.

Au même âge, Laurent Fabius n'est pas catalogué à gauche, Jean-Pierre Chevènement non plus. Du premier, ses condisciples de Sciences-Po puis de l'ENA se souviennent qu'il avait le cœur au centre. De l'autre, qu'il était nationaliste.

On a les jeunesses qu'on peut.

Celle de Jacques Chirac est à l'image de l'homme : incompréhensible au premier abord, tant elle paraît contradictoire – rebelle et conformiste, tourmentée et bourgeoise. Il a envie d'en finir avec ce que Barbusse appelle le « préjugé séculaire » pour « tout refaire proprement selon la raison et la morale ». Mais il veut aussi réussir. C'est le genre de jeune homme à tenir des propos fracassants en gants blancs, et de préférence devant des demoiselles en robe du soir. Tant il est vrai qu'il se contente de rêver sa révolution. Il ne la construit pas.

Après ses atterrissages ratés à la SFIO puis au PC, Jacques Chirac reprend de l'altitude et regarde de loin cette classe politique qui, à ses yeux, entraîne le pays sur la voie de la décadence. « Je suis rentré dans ma coquille », explique-t-il. Ce n'est pas exact. Il ne cesse, au contraire, d'en sortir...

La légende de l'Ouest

« Qui cherche des aventures ne les trouve pas toujours bien mûres. »

Cervantès

À dix-neuf ans, il croit avoir trouvé sa voie. Il sera haut fonctionnaire, croix de bois, croix de fer. Ses parents sont rassurés. Il semble néanmoins trop « physique » pour pouvoir croupir derrière un bureau. Épaules, bras, carrure, tout chez lui respire la force et la puissance. On le verrait bien sur un cheval. Ou bien en cheval. Tout son être le dit : ce jeune homme a faim de grands espaces.

Quand on regarde les photos d'époque, ce qui frappe le plus, c'est le combat que se livrent, sur ce visage aigu, un regard de misanthrope et des lèvres fières, heureuses, d'extraverti. Il n'est cependant pas besoin d'être grand clerc pour deviner qui va l'emporter : c'est l'instinctif qui, déjà, domine.

L'audace et l'énergie qu'il ne peut épuiser dans la politique après ses « mauvaises » expériences à gauche, Jacques Chirac les dépensera dans l'aventure. Chaque été, il met les voiles. Il sait sans doute ce qu'il fuit mais il ignore ce qu'il cherche. Il n'empêche qu'il le cherche avec assiduité.

À la fin de la première année de Sciences-Po, il part avec un copain, Bernard Neute, pour le cap Nord. C'est le début d'une longue série de voyages où Chirac entreprendra de se « réaliser ».

Écoutons-le : « Ce Bernard Neute était un très bon copain, du genre "brut de décoffrage". Il avait une S4C Salmson qui datait de 1932, l'année de ma naissance. Cette voiture avait donc près de vingt ans. Sa caractéristique, c'était de ne pas avoir de dynamo mais

un truc qu'on appelait "dynastar". Naturellement, il tombait tout le temps en panne. Une nuit, il pète alors que nous sommes au nord de la Suède. Nous venons de traverser un fjord et nous sommes à soixante kilomètres au moins de la première ville. On avise un Suédois et on essaie de lui expliquer comme on peut qu'on n'a plus de phares mais que le moteur marche. Il nous dit : "Pas de problème. Venez coucher chez moi. J'habite à quatre-vingts kilomètres. Je mettrai mes pleins phares et vous me suivrez." Le problème, c'est qu'il s'agit d'une route de montagne et le Suédois roule excessivement vite. On arrive tant bien que mal à lui coller au train. Seulement voilà : comme un malheur n'arrive jamais seul, je suis pris en route d'une irrésistible envie de pisser. Impossible de s'arrêter. J'essaie de me contorsionner pour pisser par la fenêtre. Sans succès. En désespoir de cause, je finis par enlever ma godasse et par pisser dedans avant de la vider par la fenêtre. J'ai dû recommencer le manège plusieurs fois. »

C'est le genre d'histoires que Jacques Chirac aime raconter dans un grand éclat de rire paillard. Peu lui chaut de paraître trivial. Autant son sourire est étriqué, coïncé, autant son rire est naturel, volcanique. Il prend volontiers plaisir aux plaisanteries de salle de garde. Il peut être grossier – comme la vie.

Il retournera deux ans plus tard dans les pays scandinaves. Cette fois, c'est Michel François-Poncet qui l'accompagne.

« Une nuit, raconte François-Poncet, on est arrivés très tard à Amsterdam et on avait demandé à un policier l'adresse d'un hôtel. Il nous envoya dans un bobinard. »

Ce ne sont pas des enfants de chœur et ils aiment assez l'étalage de la dépravation. A la recherche du monde et de son identité, Chirac fait son miel de tout – y compris des lupanars et des bars louches. Quand on a vu ces choses-là, on est à peu près sûr d'avoir vu l'homme.

Mais c'est son premier voyage aux États-Unis, en 1953, qui marquera le plus Chirac. À vingt ans, il entend bien ne laisser à personne le soin de dire que c'est le plus bel âge de la vie. Il le prouvera.

Le mythe américain se porte alors très bien en France. La clarinette de Sidney Bechet (*Petite Fleur*) donne le *la*. Le poing d'Eddie Constantine (Lemmy Caution), le ton. Et Chirac s'habille à l'américaine : blouson à col large et pantalon ample. Il a la même sil-

houette chaloupée que Marlon Brando dans *Sur les quais*, qui sortira, l'année suivante, sur les écrans.

Paul Guilbert, son ancien camarade, raconte : « Mais, pour nous, l'Amérique, c'était quelque chose de lointain, d'exotique. Les petits-bourgeois de l'époque restaient puceaux très tard et, comme au temps de Brasillach, ils allaient en vacances en Italie ou en Espagne. »

Jacques Chirac bluffera la rue Saint-Guillaume. Il épatera tout le monde comme il épatait papa et maman. Avec deux camarades, Philippe Dondoux et Françoise Ferré, il s'inscrit à la Summer School de la Harvard Business School. C'est une session de trois mois d'été de l'école de gestion la plus célèbre des États-Unis. Il est si fier de l'avoir suivie que, dans la notice biographique qu'il a adressée au *Who's Who*, il est écrit qu'il est « diplômé de l'Institut d'études politiques et de la Summer School de l'université Harvard ».

Étrange diplôme. Comme aurait dit Machiavel, ce n'est pas vraiment un titre qui l'honore mais, en l'espèce, c'est lui qui honore le titre...

Pour payer les frais d'inscription à la Summer School, le trio a décroché une bourse au Quai d'Orsay. Reste à trouver l'argent pour le voyage et le séjour. Philippe Dondoux fait jouer l'ami d'un ami de M. de Félice, secrétaire d'État à l'Agriculture, et obtient un rendez-vous avec l'éminence, un soir, dans son appartement privé.

« Nous étions très impressionnés, raconte Jacques Chirac. C'était la première fois que nous nous trouvions en face d'une personnalité politique de cette importance. Il s'est débrouillé pour nous trouver une bourse et nous avons pu partir dans un bateau de la Greek Line. Nous avions des billets de 7^e classe, parce qu'il n'y avait pas de 8^e classe. Nos cabines étaient juste au-dessus de la salle des machines. Quand nous sommes arrivés à Boston, nous sommes tombés sur une vieille dame très gentille qui était la directrice du Radcliff College, un collège féminin très distingué de Harvard. Elle partait en vacances et elle nous proposa de nous installer dans sa villa. Le problème du logement était réglé. Restait à trouver un travail. Philippe et moi avons fini par trouver un emploi de plongeur dans un restaurant de la chaîne Howard Johnson. Mais c'était l'été et il faisait une chaleur à crever. Autant dire que les conditions de travail étaient vraiment épouvantables. »

Il n'a jamais travaillé aux pièces ni à la chaîne. Mais l'ancien enfant gâté de la rue de Seine, saturé de baisers et de sucreries, aime dire qu'il a connu la sueur du bout du monde et qu'il s'est, lui aussi, battu les flancs pour une bouchée de pain.

Sur cet épisode, Chirac a toujours été prolixe et complaisant. Ses hagiographies sont ainsi pleines de mauvaises odeurs, de vaisselle sale et de nuits blanches à la plonge. C'est le complexe de Zola – un mélange de mauvaise conscience et de célébration de l'ahan.

Jacques Chirac suit ses cours de 8 à 16 heures. Puis, de 16 heures à 2 heures du matin, il lave la vaisselle au Howard Johnson. Il plaît. Au bout de quelques jours, en effet, le gérant du restaurant repère ce grand type vibronnant, dur à la tâche, qui fait la plonge en chantant. Il est promu. Au comptoir. Il sert désormais les sandwiches et les glaces – les *twenty-eight flowers*, c'est-à-dire les vingt-huit parfums.

« Rapidement, raconte Chirac, je suis devenu un personnage connu. Comme on me trouvait aimable, ce que j'étais d'ailleurs, j'avais droit à de bons pourboires. »

Il séduit. Dans une chronique parue dans *La Parisienne*¹, dirigée par Roger Nimier, l'écrivain Claude Dulong rapporte ce que Chirac et Dondoux lui ont dit à travers le comptoir :

« Pour gagner encore un peu plus d'argent, ils avaient eu l'idée de donner des leçons de français et posé des petites notes à cet effet dans différentes bâtisses de l'université. Les clients n'ont pas tardé à se présenter, ou plutôt les clientes. Elles arrivaient fin prêtes, le sourire complice : "J'ai oublié mon stylo – disaient-elles – mais ma voiture est en bas. Si vous voulez que..." »

« Excédés et furieux, ces bourreaux des cœurs ont renoncé à la pédagogie. Vous comprenez – m'explique l'un d'eux –, ce qu'on veut, nous, c'est de l'argent et la Californie... Les *college girls* : on n'a pas le temps. »

Pas le temps ? Chirac trouve quand même celui de rencontrer une jeune Américaine de Caroline du Sud qui fait, elle aussi, sa « Summer School » au Radcliff College. C'est Florence Herlihy. Elle a des taches de rousseur et une grande décapotable blanche. Le soir,

1. Avril 1954.

ils sortent ensemble. Ils font les bars de Harvard Square ou ils vont regarder l'océan. Et, un jour, ils finissent par se fiancer – « Officieusement, précise Chirac. J'étais amoureux, ajoute-t-il. On avait décidé de se marier. » On décidera tout aussi vite de se démarier...

Pourquoi Jacques Chirac rompt-il si rapidement avec sa fiancée ? Parce que son père, outragé, lui a écrit une lettre de récriminations ; parce qu'il a (déjà) la sincérité expéditive ; parce qu'il ressent, enfin, l'appel de l'Ouest. Un copain américain lui propose de l'emmener à Los Angeles avec ses amis. Il part. Défilé de highways, de motels, sur fond de plaines ou de désert. Mais la voiture est trop vieille et elle flanche avant d'arriver à destination. Chirac et sa bande continueront le voyage en auto-stop.

À San Francisco, se prenant toujours pour Steinbeck, il déniché un job dans les petites annonces de l'*Examiner* : la veuve d'un pétrolier texan cherche un chauffeur pour aller à Dallas. Mais la vieille dame n'aime pas rouler. Il faut faire beaucoup d'étapes. À chaque escale, Chirac fera de longues marches. Il a déjà des fourmis dans les jambes.

Arrivés à Dallas, la vieille dame propose à Jacques Chirac et à Philippe Dondoux de dormir dans l'un des grands hôtels de la ville. Et c'est alors que survient un incident savoureux, dont ils ont gardé l'un et l'autre un souvenir puissant.

Écoutons Chirac : « On descend. J'ouvre le coffre et, pour prendre nos valises, je commence à sortir celles de la vieille dame qui sont au-dessus des nôtres. Sans que je le remarque, un groom emporte avec nos bagages une petite valise qui lui appartient. Elle non plus n'a rien vu. On s'embrasse. Elle remonte dans sa voiture et puis s'en va. On rentre dans le hall de l'hôtel et on trouve quatre valises. Une de trop. J'ai tout de suite le bon réflexe. Je me précipite vers le concierge de l'hôtel et dis : "On a pris cette valise par erreur et on va la rendre à sa propriétaire. Il faut prévenir le commissariat de police." On connaissait le nom de la vieille dame mais pas son adresse. On cherche dans l'annuaire. On trouve sept personnes portant le même nom. On note leur domicile et on appelle un taxi. Coup de chance, le chauffeur est un Breton installé à Dallas depuis dix ans. Il nous dit : "Pas de problème. On va faire le tour. Je ne vous ferai pas payer." À la cinquième adresse, on tombe sur une villa superbissime, dans la banlieue résidentielle. Des voitures de flics sont garées devant. Dès qu'on arrive, la vieille dame, qui est

dans l'embrasure de la porte, nous montre du doigt : "C'est eux." Sale coup. Les policiers fondent sur nous en poussant des cris hystériques. On proteste de notre innocence, on s'explique, on montre la valise. La vieille dame la prend et l'ouvre. Il y a dedans trois étages de diamants, de perles, d'émeraudes, de rubis. Une fortune. Quand les flics ont pu vérifier que nous avons vraiment déclaré la chose à l'hôtel, tout s'est arrangé et on s'est embrassé une dernière fois. »

Quelques jours plus tard, Chirac et Dondoux se retrouvent à La Nouvelle-Orléans. Chirac décide qu'il fera sa thèse sur le développement du port de la ville et rencontre à cet effet le directeur des relations extérieures dudit port. C'est dans cette ville qu'il prendra la décision de rompre définitivement avec Florence (« Ce n'était pas sérieux »). Un coup de téléphone puis une lettre feront l'affaire.

André Malraux, orfèvre, disait que tout aventurier est né d'un mythomane. Il y a, en fait, quelque chose de sage et de rangé, voire de scolaire, chez ce voyageur nommé Chirac. Il ne sera ni Rimbaud ni Kipling, comme en témoigne cette lettre qu'il adresse, le 30 septembre, à Bernadette :

Après le désert de l'Arizona et ses cactus, les champs de pétrole et les plantations de coton du Texas, La Nouvelle-Orléans. Là, quatre jours à visiter la ville, le port (je rapporte une volumineuse documentation si vous voulez faire votre thèse là-dessus ! ?) et les mauvais lieux (boîtes de jazz, etc.). Ensuite, la côte du golfe du Mexique, les forêts du Mississippi et de Géorgie, le tabac des deux Carolines et de la Virginie, enfin nous voici à Washington. C'est probablement la plus belle ville des États-Unis sinon la plus moderne : moins industrielle que Chicago, moins luxueuse que Los Angeles, moins colonisée que La Nouvelle-Orléans, moins affairée que New York (on pourrait continuer longtemps), c'est une ville verte et aristocrate où l'on imagine très bien ces messieurs du Sénat discuter de politique internationale ou les vieilles dames puritaines de Boston tenir leur congrès annuel sur les effets de la télévision sur la morale publique.

Nous resterons ici cinq ou six jours avant de repartir à New York [...]. Fin d'un beau voyage qui nous aura certes appris plus que tous les cours de Sciences-Po réunis.

Enfin, les examens nous attendent.

C'est à son retour, en octobre 1953, que Jacques Chirac décidera de se fiancer avec Bernadette Chodron de Courcel. La réception a

lieu chez les parents, boulevard Raspail. Cristal, lustre et champagne. Coincé, gauche et cravaté, le futur gendre s'essaye au baise-main, à la retenue vouvoyante, aux conversations mondaines et flûtées. Il fait son entrée dans le grand monde.

Si elle n'était pas feinte, sa révolte n'était, en somme, guère profonde. L'ex-rustaud à la mèche rebelle se meut désormais avec une relative aisance au milieu des particules et des noms de boulevard.

Après le complexe de Zola, voici donc le complexe de La Rochefoucauld. Après avoir lavé la vaisselle, Jacques Chirac apprend à se faire servir.

Nouvel avatar déroutant de ce personnage qui change sans cesse de visage et d'ambition, le fiancé de M^{lle} Chodron de Courcel n'a plus rien à voir avec le plongeur du Howard Johnson de Boston. Pour changer si souvent d'apparence, Jacques Chirac ne peut pas s'aimer (« Il faut bien reconnaître, aime-t-il répéter, que je suis pas terrible et même un peu pataud »).

Il se cherche et il ne se trouve pas.

Fils de bourgeois, il joue aux aventuriers du Nouveau Monde. Roturier, il se frotte à la bonne société des aristocrates. Convaincu qu'il n'est « pas très intelligent » – c'est une expression qu'il emploie souvent –, il décide de devenir major de Sciences-Po.

En vain. Le jour de l'annonce des résultats, il attend fiévreusement dans le hall de Sciences-Po la fin des délibérations du jury. « J'avais un petit doute, raconte Jacques Chirac. Il y avait une putain d'épreuve qui était éliminatoire si on n'avait pas la moyenne et je craignais un peu de m'être planté. On voit enfin descendre les profs avec, à leur tête, Christian Chavanon. Je me précipite vers lui. "Félicitations, me dit-il. Vous êtes troisième." Puis il m'explique : "On a délibéré pendant longtemps sur les notes de conférences parce qu'on s'est rendu compte que certains profs avaient coté un peu haut. Les autres ont donc dû réajuster en donnant des points de plus. Vous aviez la meilleure note de ma conférence et j'ai beaucoup hésité à rajouter un point de plus, ce qui, compte tenu des coefficients, vous aurait fait major. Finalement, je ne vous ai pas rajouté ce point." Alors, j'ai dit à Christian Chavanon : "Monsieur, je ne vous remercie pas." Et je lui ai tourné les talons. Ce que je contestais, ce n'est pas qu'il ait refusé de réajuster ma note ; c'est qu'il me l'ait dit, avec l'air de quelqu'un qui avait arraché les ailes des mouches quand il était petit. »

Chirac est reçu avec la mention « bien » et les professeurs ne tarissent pas d'éloges sur lui. La lecture des appréciations des maîtres de conférences est éloquente.

En géographie économique, son maître de conférences note : « Étudiant de grande valeur, très intelligent, consciencieux et qui a fourni, durant toute l'année, un travail fructueux et utile. Étudiant d'avenir. »

En géographie technique et industrielle, le maître de conférences n'est pas moins emballé : « Intelligent et travailleur. Étudiant excellent, et sur qui je ne fais aucune réserve. »

Le maître de conférences de droit public est, en fait, le seul à émettre quelques réserves : « Les devoirs ne sont pas mauvais, mais trop documentés. M. Chirac a trop de connaissances, qu'il a d'ailleurs parfaitement assimilées. Mais, voulant tout dire, il lui arrive d'exposer sans perspective et sans relief. Il intervient fréquemment au cours des conférences, toujours de façon intéressante et précise [...]. Son intérêt a toujours été en éveil ; la lutte qu'il a menée contre le défaut d'exposition signalé plus haut a été constante. Il doit réussir. »

L'une de ses copies de diplôme traite le sujet suivant : « L'évolution des rapports entre l'État et les groupements professionnels en France au XX^e siècle. » Chirac a obtenu 13, avec cette appréciation : « Des connaissances, des choses intéressantes, mais c'est d'une longueur démesurée et cela laisse une impression de décousu. »

Apparemment, Chirac n'a pas été très inspiré. Il a conclu son devoir ainsi : « Dans l'intérêt même de la démocratie et des contribuables, il semble dangereux que l'État s'avère être "providence" sans discrimination. Le maniement de la "corne d'abondance" suppose un homme fort et intègre. Il faut savoir si le gouvernement sera cet homme ou non. »

Que peut faire Chirac après Sciences-Po ? L'ENA. Pour lui, c'est une façon de retarder encore son entrée dans la vie civile. Ce moment, il le redoute parce qu'il n'a toujours pas trouvé sa vocation. Quand on lui demande alors ce qu'il fera plus tard, il répond, avec l'air de ne pas y croire, qu'il se verrait bien en haut fonctionnaire – préfet, par exemple, ou conseiller d'État. En un mot, il se dit prêt à servir la République comme tous les jeunes gens qui ont décidé de laisser l'avenir venir à eux.

Au lieu de préparer, comme tout le monde, son concours d'entrée à l'ENA, Jacques Chirac retourne deux mois aux États-Unis – à La Nouvelle-Orléans, très exactement. Il y prépare un numéro spécial sur son port pour une petite revue, *L'Import-Export français*, et engrange, pour cela, des centaines de photographies, des kilos de documentation et des articles qu'il a commandés aux notables locaux.

Son insouciante négligence ne l'empêche pas, pourtant, d'être facilement reçu à l'écrit du concours d'entrée de l'ENA, à l'automne. Il passera l'oral dans des conditions plus rocambolesques.

Écoutons-le :

« Le grand oral était public. Le jury comprenait une dizaine de personnalités – des hauts fonctionnaires, des professeurs d'université, etc. Le président en était Louis Joxe. On tirait un sujet d'exposé, on allait s'isoler pendant une demi-heure pour préparer son baratin et il fallait parler, ensuite, pendant dix minutes. Pas neuf minutes et cinquante-neuf secondes ni dix minutes et une seconde. Non : dix minutes pile. C'était une question de discipline. Une contrainte pour voir si on savait se maîtriser. Après, on nous interrogeait. Jusque-là, tout s'était à peu près bien passé. Mais j'avais une grippe carabinée et la tronche comme une citrouille. Dès qu'on commence à me poser des questions, j'angoisse complètement. J'étais vraiment trop mal foutu. Louis Joxe, qui était musicien, commence à me parler de Bayreuth. Alors, je lui fais : « Monsieur le président, je préfère vous dire tout de suite que je ne suis pas musicien. Interrogez-moi sur l'archéologie, la peinture, la sculpture, la poésie. Pas sur la musique. » Il m'a dit après : « Le jury a trouvé que c'était une bonne réponse. » La dernière question, c'est encore cet animal de Joxe qui me la pose : « On se réfère beaucoup à la philosophie de ce médecin de l'Antiquité, vous voyez qui je veux dire, monsieur Chirac. » J'avais de plus en plus de bourdonnements dans la gueule. Je lui réponds : « Oui, monsieur le président, vous voulez parler d'Hypocrite. » Ce fut mon dernier mot. Tout le monde a rigolé. »

Et c'est ainsi que Jacques Chirac est admis à l'ENA. Mais, avant d'y entrer, il doit s'acquitter de ses obligations militaires. La guerre l'attend en Algérie, qui engendrera plus de révoltés qu'elle n'en tuera. Va-t-elle faire un homme de ce grand garçon maladroit et disloqué ?

Le piton de la gloire

« Ah ! Dieu que la guerre est jolie
Avec ses chants, ses longs loisirs. »

Guillaume Apollinaire

Il a vingt-deux ans, le menton en avant, le cheveu court et gominé. Il se tient raide comme un piquet et il parle d'une voix de stentor. Il a, enfin, découvert sa vraie nature : celle du soldat, féru d'ordre, assoiffé de discipline et rude au commandement. À l'École d'application de l'armée blindée et de la cavalerie, c'est-à-dire Saumur, où il fait son apprentissage d'officier, Jacques Chirac en impose. Et il s'impose.

Apparemment, l'ex-esthète du Quartier latin se révèle et se découvre dans la chose militaire. Mais comme Chirac-le-soldat n'est que le dernier avatar d'un personnage qui change tout le temps de face, comme pour brouiller les pistes, la prudence est de rigueur. Un Chirac, on l'a déjà vu, chasse l'autre...

Sa carrière militaire commence mal, d'ailleurs. La légende (vraie) raconte que, le 15 septembre 1955, à la fin de la période d'instruction, le colonel lisant le classement des EOR (élèves officiers de réserve) oubliera le plus actif et le plus méritant d'entre eux : Jacques Chirac.

Mais laissons le héros raconter lui-même l'épopée : « Lors de "l'amphigarnison", la cérémonie de fin de formation, le colonel annonce, d'entrée de jeu, qu'il n'y a pas de major cette année. "Exceptionnellement." Puis il égrène les noms. Au quinzième, mon tour n'est toujours pas arrivé et je commence à tordre sérieusement

le nez. Au trentième, toujours pas de Chirac. Je n'y comprends plus rien. Une fois le classement donné, le colonel ajoute qu'il demande à l'EOR Chirac de passer le voir dans son bureau. Un type très gentil. Il me fait : "Chirac, vous étiez major. Malheureusement, avec votre dossier de la Sécurité militaire, vous ne pouvez pas être officier. – Pourquoi ça ? – Ben, parce que vous êtes communiste." Tout s'éclaire : c'était encore cette histoire de signature de l'appel de Stockholm. J'avais déjà dû me faire pistonner pour obtenir un visa à l'ambassade des États-Unis qui, dans un premier temps, me l'avait refusé. Alors, je dis : "Le problème, mon colonel, c'est que je ne suis pas communiste. – Cela, c'est votre affaire, répond-il. Mais, si vous le souhaitez, vous pouvez aller à Paris régler votre cas." »

Il n'hésite pas. Monté à Paris, Jacques Chirac sonne à toutes les portes. Son futur beau-père est horrifié (« C'était le genre : "Ciel ! Ma fille épouse un communiste !" »). René Chodron de Courcel emmène tout de même l'EOR déçu voir son cousin Geoffroy, qui se trouve être secrétaire général de la Défense nationale. Il devrait pouvoir faire quelque chose. Eh bien, non, justement. Il ne veut entendre parler de rien (« Sans doute, ironise Chirac, ne voulait-il pas se mêler d'une dangereuse affaire qui pouvait déboucher sur une histoire d'espionnage international »).

Désespéré, Jacques Chirac accourt chez son maître de Sciences-Po, Jacques Chardonnet, professeur de géographie économique (« Un vrai homme de droite. Je crois que c'est pour ça qu'il n'a jamais eu la Légion d'honneur »). Il lui raconte l'affaire. Chardonnet le rassure. Il peut tout arranger : le général Koenig, ministre de la Défense nationale, est son ami.

Le lendemain, en effet, le général Koenig (« Un militaire ouvert et tutoyeur ») reçoit, entre deux portes, l'élève dépité de Saumur et lui dit : « J'ai vu ton dossier. Il n'y a rien dedans. Sauf cette histoire d'appel de Stockholm. C'est encore une connerie des RG. J'ai supprimé ta fiche et tu es réintégré à tes rang, place et fonction. »

Major de Saumur, Jacques Chirac se retrouve au 11^e régiment de chasseurs d'Afrique (RCA), à Lachen, en Allemagne fédérale. Il est « popotier », ce qui lui permet d'annoncer, dans le mess, le menu de chaque repas en terminant par la phrase rituelle : « À nos femmes, à nos chevaux et à ceux qui les montent. Par saint Georges, vive la cavalerie ! » Mais il s'ennuie. Il a faim d'action. Que fait-il

si loin du fracas des armes, alors que la guerre a commencé en Algérie ?

Le 26 janvier 1956, après la victoire de la gauche socialiste et radicale aux élections législatives, Guy Mollet, secrétaire général de la SFIO et président du Conseil, présente son gouvernement. François Mitterrand est ministre de la Justice. Pierre Mendès France, ministre d'État – il démissionnera peu après.

L'Histoire aime les paradoxes : avant que le général de Gaulle, porté au pouvoir pour gagner la guerre, ne fasse la paix, Guy Mollet, élu pour faire la paix, enfoncera la France dans la guerre. Il suffira, pour cela, qu'il rencontre le peuple d'Algérie, qu'il croise le regard apeuré de braves gens et qu'il reçoive quelques tomates.

Guy Mollet n'a pas inventé le reniement. Il n'a fait que le découvrir sur son chemin. Et il l'a assumé bravement. Après avoir lancé un appel pour un cessez-le-feu, il demande, le 12 mars 1956, à l'Assemblée nationale de lui voter les « pouvoirs spéciaux » pour conserver l'Algérie à la France. Tel fut l'effet des tomates.

Quelques jours plus tard, la moitié du 11^e RCA – à commencer par le 3^e escadron, celui du sous-lieutenant Chirac – est appelée à partir en Algérie. Il n'y a qu'un problème : le major de Saumur. Il ne suit pas ses hommes. Il a été affecté à Berlin, comme interprète anglais-français-russe. Il est effondré. Il ne se laissera pas voler sa guerre...

Écoutons son récit : « Je vais voir mon colonel et je lui dis : “Je ne pars pas à Berlin, je pars avec mon escadron.” Il a l'air bien embêté : “Tu vas faire un sac de nœuds pas possible.” J'insiste : “Je m'en fous, je pars.” Comme c'est un cavalier, c'est-à-dire quelqu'un qui ne réfléchit pas trop aux conséquences de ses actes, il finit par lâcher : “D'accord. Tu pars.” Et nous voilà en route pour l'Algérie *via* Marseille. Pendant ce temps, à Berlin, ne me voyant pas venir, les autorités saisissent la Sécurité militaire. Les gendarmes se précipitent chez mes parents, rue de Seine : on me recherche comme déserteur. On finit par me retrouver sur mon piton algérien, à Souk-el-Arba, à la frontière marocaine. Berlin se fâche et réclame une “sanction exemplaire”. Il y a dû y avoir un drame dans je ne sais quel bureau du ministère de la Défense nationale mais mon colonel a pris fait et cause pour moi : “On manque d'officiers en Algérie. Donc, je garde ce gars-là. Et je le couvre.” Je n'ai plus jamais entendu parler de rien. »

La guerre de Jacques Chirac est faite pour cette vieille revue, *La Semaine de Suzette*, qui était au journalisme ce que l'image d'Épinal est à la photographie. Il en a la nostalgie. Quand il la raconte, avec ce mélange de trivialité aventureuse et de réalisme faubourien, l'œil s'illumine et tout l'être se met à vibrer, sous l'afflux des souvenirs.

Il a l'air de croire que l'homme en armes est le seul qui soit tout à fait un homme. Et il préfère, à tout prendre, l'odeur de la poudre à celle du patchouli.

Le 17 mars 1956, avant de partir pour l'Algérie, il a quand même épousé M^{lle} Chodron de Courcel. Mariage rapide. Le sous-lieutenant Chirac est passé en coup de vent. Pour la nouvelle M^{me} Chirac, c'est une bonne mise en condition : leurs relations seront toujours placées, désormais, sous le signe de la célérité.

Dès le premier jour de leur mariage, Jacques Chirac a l'air convaincu qu'il n'y a, avec Bernadette, née Chodron de Courcel, qu'une stratégie à suivre : « En amour, la victoire, c'est la fuite » (Napoléon I^{er}).

Bernadette Chirac n'est pas à plaindre pour autant. Cette femme a de la ressource. Après avoir fait ses études à « Sainte-Marie-des-Fleurs-et-des-Fruits » à Gien, pendant la guerre, elle a fréquenté, comme Anne-Aymone Giscard d'Estaing, l'institution de la rue de Lubeck, à Paris. Cela donne des certitudes. Quant à son père, il dirige, avec son frère, la Faïencerie de Gien et les Émaux de Briare. Il possède aussi des immeubles à Paris. Cela donne de l'assurance.

Elle sait compter. Et elle ne s'en laisse pas conter. C'est une femme d'autorité. Devant son mari, toutefois, elle se sent souvent dépassée. Pour résumer les choses, elle use volontiers d'une métaphore qui dit tout : « Il est la locomotive. Je suis le wagon. Mais parfois, ça va si vite que j'ai peur de décrocher. » Et elle ajoute : « J'ai horreur du risque. J'ai besoin que les choses soient planifiées et organisées. Toute ma vie, il aura donc fallu que je force ma nature. » Pour commencer, il faudra qu'elle se morfonde en attendant les lettres du piton...

Jacques Chirac est à la tête de trente-deux hommes. Il est en poste à Souk-el-Arba, près de Montagnac, tout près de la frontière marocaine. De là, il conduit des opérations de ratissage ou monte des embuscades, c'est selon. Il a l'air heureux.

Que cherche-t-il et que trouve-t-il sur son piton algérien ? Il y a la fraternité des armes, il y a les nuits d'inquiétude, cernées par un silence absolu, il y a la mort qui rôde et qu'il apprend à déjouer, il y a, enfin, le plaisir de commander qu'il découvre et savoure. À propos de sa guerre d'Algérie, Jacques Chirac déclarera benoîtement à *Paris-Match*¹ vingt-deux ans plus tard : « Pour moi, et contrairement à ce que l'on a pu penser, ce fut un moment de très grande liberté, et probablement un des seuls moments où j'ai eu le sentiment d'avoir une influence réelle et directe sur le cours des choses [...]. Parce qu'il y allait de la vie d'hommes que j'avais sous mes ordres [...], c'est le seul moment où j'ai eu le sentiment de commander. »

En un mot, il apprend le pouvoir. Il ne pourra plus s'en passer.

L'autorité, ça se défend. Le sous-lieutenant Chirac a toujours un nerf de bœuf sur lui. Et il s'en sert volontiers, comme il le rapporte : « Pour un officier, c'est un instrument qui est presque plus utile qu'une arme. J'en faisais usage quand les gens se comportaient mal avec les Algériens pendant les opérations de ratisage ou quand, dans une embuscade, ils commençaient à s'affoler un peu et tiraient dans tous les sens. Un coup, juste un coup. Pas pour les punir, non, pour leur rappeler qu'ils devaient se maîtriser. »

L'autorité, ça se mérite aussi. Jacques Chirac reconnaît que, pendant sa guerre, il lui est arrivé d'avoir le « trouillomètre à zéro » (« Une fois, je me souviens, j'avais perdu mon peloton, j'étais seul, encerclé, on ne voyait rien à cent mètres et ça tirait de tous les côtés. Mon Dieu, que j'avais la langue sèche... »). Il reste qu'il prend plaisir à braver la mort, à se dépasser lui-même et à risquer sa vie pour une mauvaise cause. Sur sa témérité de tête brûlée, les témoignages abondent. Paul Anselin, un sous-lieutenant qui sort de Saint-Cyr et qui a pris en main le commando du groupe d'escadron, rapporte : « Quand on partait faire nos opérations de ratisage, il fallait prendre une piste de quarante kilomètres que les "fellouzes" avaient souvent minée. Alors, autant dire qu'on ne se battait pas pour aller dans le véhicule de tête qui pouvait sauter à tout moment. Jacques Chirac était toujours volontaire pour monter dedans. »

1. 24 février 1978.

Une autre scène jette un éclairage étrange sur son audace. Un jour, son peloton prend d'assaut une ferme de la région, qui est considérée comme un repaire de « fellouzes ». Dans la cheminée, le feu couve sous la cendre. En remuant les braises, un guide musulman découvre une cache. L'interprète invite les combattants algériens à se rendre. Pas de réponse. On jette une grenade. Toujours pas de réponse. Mais le silence ne convainc personne, surtout pas le sous-lieutenant Anselin.

« Je veux un volontaire pour aller voir, dit-il. Y a sûrement des “fellouzes” là-dedans. »

Alors, Chirac :

« Je mets une djellaba et j'y vais. »

Tout le monde avale sa langue et l'autre descend. Il ne trouvera rien ni personne.

Qui a dit que le culte des héros est le culte de la veine ? Le sous-lieutenant Chirac a de la chance. Il le sait. Il le dit. Mais il tente toujours le sort autant qu'il peut...

Il se jette tout entier dans la guerre. C'est un personnage sorti de *L'Espoir* de Malraux. Qu'il s'agisse d'un mauvais combat, perdu d'avance, lui importe finalement assez peu. Il suffit que le geste soit beau...

Le 12 janvier 1957, lors d'une opération de ratissage à l'oued Krarba, au nord de Tlemcen, le PC et une partie du 3^e escadron sont attaqués par les rebelles. Le commando du sous-lieutenant Anselin part à l'assaut. Il croyait livrer bataille à une section (vingt-cinq fellaghas). Il se retrouve en face d'une compagnie (cent fellaghas).

Anselin raconte ainsi la suite, trente ans plus tard :

« J'étais très mal parti. Quatorze de mes hommes avaient disparu dans la tourmente. Pour faire face aux cent fellaghas, on n'était plus que six. Je demande à deux de mes gars d'aller chercher du renfort. Ils reviennent blessés. Impossible de passer. On n'avait plus de munitions. On n'avait plus de contact : mon porteur radio s'était évanoui dans la nature. On était dans la nasse, quoi.

« C'est alors que je vis arriver le sous-lieutenant Chirac avec son peloton. Il avait entendu des coups de feu. Il était venu à fond de train pour me porter secours. Il m'avait sauvé la vie, en somme. Avec nos hommes, on s'est repliés dans une ferme. On avait tiré notre épingle du jeu mais on n'était pas contents. On s'est dit : “Les fells vont

repartir, cette nuit, par la rivière. Il faut leur tendre une embuscade.” C’est ce qu’on a fait. On était, il faut bien le dire, complètement fadingues.

« On a guetté les fells à quatre, je me souviens. Quand ils sont passés – ils étaient une trentaine –, on a tiré à la mitraillette et à la grenade. Puis on est remontés dans la ferme. Le lendemain, on est allés aux résultats, comme on dit. En ratissant bien, on a trouvé dix cadavres de rebelles.

« C’est ce jour-là que j’ai compris qu’on ne gagnerait pas la guerre d’Algérie. On avait perdu six hommes, un fusil-mitrailleur, un poste de radio, et, quand le commandant nous a rejoints, il n’a rien trouvé de mieux à dire, avec un air victorieux : “On a gagné, les gars. Nous sommes redevenus les maîtres du terrain.” Après cela, on m’a proposé une citation à l’ordre de l’armée mais, dans un premier temps, on a refusé la croix de la valeur militaire à Chirac parce qu’il était venu à ma rescousse sans attendre les ordres. »

La guerre l’inspire. Jacques Chirac commence à se ressembler, enfin, dans le démon de l’action, l’exorde claironnant et le compagnonnage militaire. Les ambiguïtés s’estompent, les contradictions aussi.

Cet état d’esprit soldatesque, qui naît sur le piton de Souk-el-Arba, ne fera que croître, désormais. Ce sera l’un des traits forts d’un caractère qui, on le verra, connaîtra encore quelques sautes de vent.

Chirac-le-soldat... Pierre Messmer, ancien ministre de la Défense nationale du général de Gaulle, qui, en matière militaire, en connaît un bout, est sans équivoque : « Cet homme aime dire les choses en les outrant, à la façon du Général. Quand il réfléchit, il est d’une incroyable liberté de parole mais, dès qu’il est engagé dans l’action, il suit une discipline de fer. Ce sont là des caractéristiques de militaire de carrière. »

Jérôme Monod, l’ami de Chirac, son fidèle, va plus loin encore : « Chirac aime la lutte. C’est sa passion. Quand on allait au Japon, il s’intéressait avant tout aux arts martiaux. Et quand il entrait dans mon bureau, du temps où j’étais secrétaire général du RPR, j’avais vraiment le sentiment d’avoir un tigre haletant en face de moi. »

Et c’est ainsi que Jacques Chirac a vu la guerre en rose.

Fut-il un soldat magnanime et chevaleresque, un de ceux qui savent désobéir aux ordres criminels ? Oui et non. Jacques Chirac est allé sur son piton avec la conviction qu'il fallait réconcilier la France et la population algérienne. Il la traite donc avec égard et bienveillance. « La première fois que je l'ai vu, rapporte Paul Anselin, je me souviens qu'il tenait un petit garçon musulman par la main. »

La torture ? Jacques Chirac prétend ne l'avoir jamais rencontrée. Et il est vrai qu'elle ne se pratiquait pas à Souk-el-Arba. Dans le peloton de Chirac, les ratonneurs avaient même droit au nerf de bœuf. Mais, quand le peloton prenait un prisonnier et qu'un hélicoptère venait en prendre livraison pour l'emmener au PC de Montagnac, tout le monde savait qu'il tomberait entre les griffes des services « spécialisés » du 11^e RCA qui le mettraient à la question. Il n'est pire aveugle que celui qui ne veut pas voir...

De son piton de la gloire, Jacques Chirac semble n'avoir rapporté que de bons souvenirs, des images pieuses, des histoires saintes d'ancien combattant. Il reconnaît toutefois avoir croisé, une fois ou deux, au hasard d'un chemin, le visage lourd et pesant de l'absurde : « Ma sensation la plus forte, ce fut un jour que l'on marchait sur une piste avec un musulman de quatorze ou quinze ans. Il saute sur une mine. Je me précipite. Il tombe dans mes bras. Apparemment, il n'a rien. Je pense simplement qu'il s'est évanoui. J'ai quand même ouvert sa chemise et j'ai découvert un petit trou rouge, avec un éclat : ça ne saignait pratiquement pas. À un moment donné, j'ai senti davantage son poids. Il était mort. »

Si ses quatorze mois de guerre d'Algérie furent vécus comme une étrange féerie, en même temps qu'une découverte de soi-même, Chirac le doit sans doute à son peloton. Il l'aime. Il s'aime.

C'est l'un des rares officiers à manger avec ses hommes. Il porte le même paquetage qu'eux – avec la couverture enroulée en boudin derrière le dos, un système qu'il a mis au point. Et il prend souvent le parti de son peloton contre ses supérieurs, comme il le raconte lui-même, avec le parler du militaire : « Mes types attrapaient tout le temps des furoncles. Énormes et mal placés. Un jour, je m'aperçois que la moitié de mon unité en est atteinte. Je préviens mon régiment, à trois cents kilomètres. On m'envoie le médecin-capitaine. Il arrive avec de bonnes paroles ("Ce n'est pas grave") et un pot de cinq kilos de pommade dégueulasse. Il en tartine les

hommes. Et il repart. Aucun effet. Je prévient le régiment. On me répond : « Ne nous emmerdez pas. Vous n'avez qu'à remettre de la pommade. » Alors, la moutarde me monte au nez. Mon père avait un ami qui travaillait dans un laboratoire pharmaceutique. Je lui fais passer un message. C'est ainsi que j'ai reçu, gratuitement, des caisses d'auréomycine. Tous les jours, je faisais passer les types à la queue leu leu et je les soignais moi-même. En quelques jours, les furoncles ont disparu. Naturellement, ça n'a pas plu du tout aux médecins militaires du PC qui ont demandé des sanctions contre moi. Ils n'ont pas eu gain de cause. »

Indiscipliné, Chirac ? Juste, sur la forme, avec ses supérieurs directs qu'il traite parfois d'un peu haut. Mais sur le fond, c'est-à-dire sur la raison d'être de la guerre d'Algérie, c'est un homme d'ordre qui ne souffre pas l'objection. Même la critique du gouvernement est, pour lui, un acte d'indiscipline. C'est que, contrairement à une légende qu'il entretient avec complaisance, Jacques Chirac n'est pas gaulliste. Pas encore...

Chirac, en fait, est gouvernemental, donc molletiste, comme le confirme Paul Anselin : « Moi, j'étais, à l'époque, ultra-gaulliste. Lui, c'était un socialiste cocardier. Il aimait bien de Gaulle, c'est vrai, mais ses héros du moment s'appelaient Guy Mollet et Robert Lacoste. En un mot, il était de gauche et "Algérie française". »

Comme François Mitterrand, dont la formule est restée célèbre, le sous-lieutenant Chirac croit que « la seule négociation, c'est la guerre ». Il la fait donc sans complexe ni remords.

Le soir, autour du feu, les sous-lieutenants Chirac et Anselin palabrent pendant des heures. Ils ont toujours la même discussion, comme des milliers d'appelés :

« Ce gouvernement est inefficace, disait Anselin. Il n'a aucune autorité et il ne sait pas diriger l'armée.

— Il faut laisser faire l'armée, répondait Chirac.

— Mais tu vois bien qu'elle fait n'importe quoi. On ne peut pas continuer à tout tolérer, la torture et les bombardements aveugles : tout ça est en train de fabriquer de nouveaux rebelles.

— C'est la guerre. »

Tel est, en substance, le dialogue du politique (Anselin) et du soldat (Chirac). Mais, au fil des mois, le sous-lieutenant Chirac commencera à se politiser...

Ses hommes tombent. Ses illusions aussi. Quand il est libéré, une semaine après la chute du gouvernement Mollet, Chirac, convaincu de l'incompétence de la IV^e République et de l'impuissance de l'armée française, est probablement devenu gaulliste. Mais il ne le sait pas encore...

Il est aussi devenu « fana-mili », comme il dit. Il aime les garnisons, les clairons, les galons. En 1984, apprenant l'existence de SAS (*Special Air Service*) français, il décida de les recevoir sans tarder. Ces héros de la Seconde Guerre mondiale sont des oubliés de l'histoire. Connaissant tout des techniques de combat et de sabotage, ils étaient parachutés, par groupes de dix, derrière les lignes allemandes. Six cents partirent. Cent revinrent. Parmi eux : Jean de Lipkowski, le général Bergé, le colonel Chateau-Jobert. Exaltant leur combat lors d'une réception en l'honneur des derniers survivants – tous émus aux larmes –, Jacques Chirac pleura.

Sur quelle guerre ?

Les barricades d'Alger

« Rien ne ressemble à l'orgueil
comme le découragement. »

Amiel

Comment se déprendre de la guerre ? Au sommet de son piton, Jacques Chirac n'est plus en exil sur cette terre. Réconcilié avec lui-même, il est si à l'aise dans son nouveau personnage qu'il se refuse à le quitter. À Souk-el-Arba, il a décidé de s'engager en se faisant « activer » dans son grade. L'armée a d'abord accepté – elle manque d'officiers – puis, vérifications faites, elle a refusé : en entrant à l'ENA, il a signé un contrat avec l'État. Elle ne le laissera pas se parjurer...

Le retour d'Algérie, en juin 1957, lui réserve un réveil de drogué. À peine arrivé à Paris, il ne songe déjà plus qu'à répartir pour « rempiler ». Henri Bourdeau de Fontenoy, le directeur de l'ENA, lui rappelle qu'il a pris, avant de passer son concours d'admission, un engagement à servir l'État, et non l'armée. C'est un grand résistant qui a toujours, dira Chirac, « un petit mouchoir tricolore au fond de sa poche pour essuyer une larme patriotique ». Mais c'est aussi un haut fonctionnaire qui entend faire respecter les droits de l'administration. Au mousquetaire du piton d'en apprendre les devoirs.

Pour ce faire, Chirac n'est pas dans les meilleures dispositions. La plupart des condisciples de sa promotion de l'ENA ont fait leur service militaire dans une « planque » comme le ministère de l'Air, boulevard Victor. Ils sont restés dans le coup. Ils ont continué à travailler. Revenant de l'Ouest algérien, l'ancien sous-lieutenant du

3^e escadron du 11^e RCA souffre d'un lourd handicap qu'il résume crûment : « Intellectuellement, j'avais déperî. J'avais perdu l'habitude de travailler dans les livres. »

Jacques Friedmann, son ami, son camarade d'ENA également, confirme : « De toute la promotion, c'était, de loin, celui qui avait le plus de mal à réintégrer la vie civile. »

Pour ne rien arranger, l'ENA l'expédie, pour son stage de début de scolarité, à la préfecture de Grenoble où règne une atmosphère aussi déliquescence que courtelinesque. Une atmosphère de IV^e République.

Le préfet de l'Isère est un homme très intelligent qui se lève et se couche très tard. Il n'a ni le temps ni l'envie de s'intéresser au stagiaire Chirac. Il le met donc entre les mains de son directeur de cabinet, Marcel Abel, un brave homme qu'on appelle « Bibise » parce qu'il embrasse tout le monde. Autodidacte, il a été intégré à la préfectorale au titre de la Résistance. Et il ne manque jamais de le faire savoir.

« Il faut que tu comprennes bien, dit-il d'entrée de jeu au stagiaire Chirac, tu es dans une école, je ne sais plus comment ça s'appelle mais c'est ici que tu te formeras, sur le tas, comme moi qui ai fait une brillante carrière, car c'est toujours comme ça qu'on commence dans l'administration, par les tâches les plus modestes, alors, tu vas faire ce que je faisais, quand j'avais ton âge : tu vas porter les plis. »

Pendant plusieurs jours, Jacques Chirac porte les plis – à la direction de la voirie, de l'agriculture, des anciens combattants, etc. Jusqu'à ce qu'il décide, un jour, de donner la pièce à un huissier qui s'acquittera de cette tâche au moins aussi bien que lui.

Trois mois de supplice bureaucratique. Écrivant ses malheurs à Paul Anselin, Jacques Chirac se fait répondre qu'il est devenu « bien indiscipliné ». Alors, dans sa lettre suivante, il écrit : « La critique des supérieurs est la soupape de sûreté de la discipline. »

Un Jacques Chirac est né à Souk-el-Arba. Il en a gardé la nostalgie. Il rêve toujours de nuits blanches, d'embuscades nocturnes, de marches montagnardes, de petits matins frisquets. Après son stage à la préfecture de Grenoble, il a obtenu, avec son rapport, la plus mauvaise note de la promotion. Il songe encore à s'engager. Mais

la direction de l'ENA ne veut toujours rien entendre. Alors, va pour l'ENA.

Qu'il ait failli devenir militaire de carrière en dit long sur sa vraie nature. Chose étrange, ses hagiographes n'insistent pas sur ce point qu'il souligne pourtant à plaisir. Il aura désormais, dans la vie civile, la brutalité martiale des officiers manqués. Il s'appuiera, dans l'action, sur une morale de guerrier – cocardière, sommaire et téméraire.

Il y aura toujours un sous-lieutenant en lui : l'ENA ne l'a pas tué. Plus tard l'officier de l'Ouest algérien resurgira souvent, jugulaire au menton, supplantant l'homme politique qui n'arrivera jamais à se lisser pour rassurer tout à fait. Et c'est ainsi que, parlant des montants compensatoires agricoles ou des prix des tarifs publics, Jacques Chirac retrouvera si souvent les accents sonores du major de Saumur s'écriant : « Par saint Georges, vive la cavalerie ! »

Est-ce parce qu'elle l'oblige à se dégrossir ? Jacques Chirac n'aime pas l'ENA. Dans *Les Mille Sources*¹, il écrit : « J'y ai fait irruption à la manière d'une boule qui rase les quilles. À peine arrivé, j'ai été pris à la gorge par l'ambiance démente qui régnait à l'École [...]. On se marchait sur la tête, on s'épiait, on voulait à tout prix réussir – et réussir à quoi ? Plus l'État étalait ses vacances, plus on se pressait, on se bousculait, on se trahissait même pour le servir. On a vu des étudiants qui, croyant avoir découvert un renseignement intéressant dans un livre de bibliothèque, arrachaient la page afin de conserver la documentation à leur seul usage. »

Mise au point avisée. On a peine à y croire, tant elle tombe à pic : elle permet de tordre le coup à l'image de Chirac-le-vorace, décidé, dès son arrivée à l'ENA, à absorber la France. Elle n'est pourtant pas tout à fait fautive. À écouter ses condisciples, le grand escogriffe qui atterrit rue des Saints-Pères pour les premiers cours, en janvier 1958, n'a pas un profil d'énarque. Il y a en lui quelque chose de trop fruste, de trop malhabile.

À en croire Bernard Stasi, l'un de ses camarades de promotion, Jacques Chirac est « à la fois polar et à part ». Il ne se mêle guère aux autres. Il serre les mains à toute vitesse. Il passe dans les couloirs comme l'éclair. Il a déjà l'air important et pressé.

1. *Op. cit.*

Ce n'est pas un hasard s'il n'est pas très aimé. Jacques Friedmann, son alter ego, étant très sociable, sa mère reçoit beaucoup d'énarques à sa table. Elle se souvient : « Ce qui me frappait le plus, c'est qu'un grand garçon de l'âge de Chirac ait tant d'ennemis. Il est vrai que, partout où il était, il prenait beaucoup de place. Il est vrai aussi qu'il avait un jugement impulsif et tranchant sur les gens. Il les aimait ou il ne les aimait pas, on ne savait jamais pourquoi. »

Sa promotion – qui s'est donné un « parrain » qui n'engage à rien : Vauban – comprend quelques fortes personnalités. Outre Jacques Friedmann et Bernard Stasi, déjà cités, on y trouve Alain Chevalier qui sera président de Moët-Hennessy, Jean-Yves Haberer qui deviendra directeur du Trésor puis PDG de Paribas, Jacques Boyon, enfin, dont Jacques Chirac fera, en 1986, un secrétaire d'État à la Défense nationale.

C'est avec Chevalier, jeune homme cultivé et tendu, brûlant de feu intérieur, que Chirac se trouvera surtout des atomes crochus. Avec Friedmann, ils forment un petit groupe de travail – et de belote...

En juin 1959, Jacques Chirac est seizième au classement de sortie. Son rang – très moyen – lui donne quand même accès à l'un des grands corps de l'État : la Cour des comptes.

Il a une petite fille, Laurence, un bel avenir de haut fonctionnaire et une myriade de nouveaux noms sur son carnet de relations. Il n'est pourtant pas comblé. Faisant le point sur cette période de sa vie, Jacques Chirac a écrit : « Ce qui m'avait frappé, en 1957, rentrant de mon service militaire en Algérie, où j'avais été coupé de tout, c'était l'effondrement de la France et l'absence d'État. Sans doute le fait que l'on m'enseignait, à l'École nationale d'administration, précisément, le service de cet État fantôme, ajoutait-il à mon désarroi. Littéralement [...] je ne comprenais pas qu'on puisse admettre une telle situation [...]. Nos professeurs nous expliquaient, démonstrations lumineuses à l'appui, que le redressement économique de la France était tout à fait exclu. Le déficit de la balance des paiements était considéré, par les plus éminents de nos maîtres, comme une fatalité inéluctable, tout à fait comparable à une anémie pernicieuse chronique, reconnue comme telle par le malade lui-même, et acceptée. Plus, imaginer une guérison, fût-ce

à longue échéance, faisait douter de vos aptitudes à exercer une activité sérieuse. Le bateau coulait lentement, dans le port, sous les yeux de promeneurs trop avertis et trop convaincus pour être vraiment attristés. Là-dessus, le général de Gaulle arrive, Jacques Rueff fait son plan, six semaines se passent, et la balance des paiements est en équilibre. Le phénomène m'a frappé. Je me suis dit : Méfions-nous des théoriciens, méfions-nous des technocrates, méfions-nous des économistes. Et, depuis, je n'ai pas modifié mon jugement ¹. »

Il n'est plus molletiste mais il est toujours gouvernemental. Depuis mai 1958, c'est-à-dire depuis le retour au pouvoir du général de Gaulle, il a un nouveau credo. En ce temps-là, Jacques Chirac est, d'après Paul Anselin, gaulliste, de gauche et « Algérie française ». Beaucoup pour un seul homme. Mais il ne craint toujours pas les contradictions...

Un jour, Anselin emmène Chirac chez Irène de Lipkowski, 191, boulevard Saint-Germain, à Paris. Le salon de cette grande figure de la IV^e République est l'un des plus courus de Paris. L'un des mieux lotis aussi. Le Tout-État d'hier et d'aujourd'hui va et vient, tout bruisant de projets, sous les lambris de cette gaullo-mendésiste boutefeu et boute-en-train. On croise, chez elle, des hommes aussi différents que Pierre Hervé, ancien communiste, Jacques Duhamel, centriste intransigeant, Robert Buron, démocrate-chrétien de gauche, ou encore Jean Amrouche, militant de la décolonisation.

Pour l'heure, M^{me} de Lipkowski nourrit un vaste dessein : le lancement d'un grand mouvement travailliste. Le général de Gaulle donnera le coup de pouce qu'il faudra – et 30 millions de centimes...

Paraît Chirac. « Un grand type d'une beauté à vous couper le souffle, se souvient Jean de Lipkowski, le fils d'Irène. Après nos discussions, il s'installait au bureau de ma mère et il faisait des synthèses formidables. » Il ne lui reste plus qu'à faire sa propre synthèse...

Travailliste, Chirac ? Il prend assez vite ses distances avec les Lipkowski. Il subodore chez eux, non sans raison, un progressisme

1. *Les Mille Sources, op. cit.*

vaguement décolonisateur. Il les sent, en bref, trop disposés à brader l'Algérie. Et il n'admet pas que l'on songe à en dépouiller la France.

À leur sortie, en juin 1959, les élèves de la promotion « Vauban » sont envoyés en Algérie en « renfort administratif ». Ayant déjà fait son service militaire de l'autre côté de la Méditerranée, Jacques Chirac pourrait se dispenser de suivre ses camarades. Il refuse.

Il lui faut le fracas des armes, la peur au ventre, le grand frisson. Il a besoin de l'Algérie. Elle a besoin de lui...

Un beau jour, il atterrit donc, avec un petit groupe de camarades, dans le bureau de Jacques Péliissier, directeur de l'Agriculture et des Forêts au gouvernement général (GG) d'Alger.

Arrivée en fanfare. « Chirac est entré le premier, bien sûr, se souvient Jacques Péliissier. Les autres étaient plusieurs enjambées derrière. Il s'est présenté vigoureusement, comme un officier de cavalerie. Le voyant comme ça, j'ai tout de suite décidé d'en faire mon directeur de cabinet. »

Le lendemain, entrant dans le bureau qu'il lui a attribué, Péliissier trouvera Chirac en train d'utiliser trois téléphones à la fois. Chirac-l'interventionniste est né. Mais sa force de frappe téléphonique est encore faible...

Au GG, Jacques Péliissier est chargé d'appliquer le plan de Constantine mis au point par le général de Gaulle et qui prévoit, entre autres, l'attribution de deux cent cinquante mille hectares aux agriculteurs musulmans. Après avoir bataillé contre les rebelles algériens, les armes à la main, Chirac est trop content d'engager maintenant le combat contre eux à coups de réformes.

Politiquement, il n'est pas loin des idées de Patrie et Progrès, une petite organisation autour de laquelle gravitent quelques futurs socialistes, comme Jean-Pierre Chevènement. Pour elle, le maintien de l'Algérie dans l'orbite de la France passe par la réforme agraire. L'ancien lieutenant de Souk-el-Arba est sur cette ligne. Et il plaide pour la réforme sous toutes ses formes – agraire, sociale, culturelle.

La cause, pourtant, est perdue. Pour le révolutionnaire, on le sait, il n'y a jamais de pire ennemi que le réformiste. Les combattants du FLN s'opposent sans pitié à la redistribution des terres. Les musulmans qui s'installent dans les nouvelles plantations sont parfois égorgés à la tombée de la nuit. L'Algérie, désarmée, appareille...

Alors, le 16 septembre 1959, le général de Gaulle lâche du lest et préconise l'« autodétermination ». L'« Algérie française » n'est plus. Jacques Chirac ne cessera pas d'y croire pour autant.

Il milite, avec la dernière énergie, contre l'indépendance qui se profile. Il se démène pour cette réforme agraire que les grands « féodaux » européens refusent avec autant de fièvre que les révolutionnaires musulmans. Mais il ne perd pas non plus son temps. Ni le nord...

Il a de l'entregent. Jacques Pélissier l'emmène avec lui à Paris pour mettre la dernière main à la loi sur la promotion musulmane. Il lui présente quelques sommités politiques, comme Edgar Faure. Et il s'amuse de voir son directeur de cabinet « frétiller », l'œil étincelant, affamé de tous les détails, dans les couloirs du Sénat.

Apparemment, il sait aussi choisir ses relations. Il y a, à Alger, un fils de ministre, un grand garçon maigre, myope et ténébreux, affecté au service armée-jeunesse du GG. C'est Pierre Joxe.

Gaulliste historique, Louis Joxe, son père, est ministre de l'Éducation nationale. Il a aussi l'oreille du Général. Son fils pourra toujours servir...

Que croyez-vous qu'il advienne ? Jacques Chirac s'approche à petits pas de Pierre Joxe et les deux hommes s'accointent. Il est malaisé de résister à l'ancien sous-lieutenant de Souk-el-Arba.

Le directeur de cabinet prend en charge le fils du ministre : « Il habitait un garage avec sa femme, très belle et très brillante, dans des conditions matérielles assez épouvantables, se souvient Chirac. Il n'avait pas un rond, moi non plus, mais j'avais des facilités et des relations. Je lui ai trouvé un logement. Je lui ai aussi permis de se procurer des billets d'avion pour aller en France. »

Les deux énarques sont si proches l'un de l'autre qu'avec l'accord de Paul Delouvrier, délégué général du GG, ils feront une « mission plus ou moins officieuse » à Paris où ils raconteront à Louis Joxe les derniers événements d'Algérie.

Chirac n'est pas encore gaulliste et Joxe n'est pas encore socialiste mais ils s'éloigneront peu à peu l'un de l'autre après le réveillon du 31 décembre 1959. Ce jour-là, le fils du ministre a trouvé le directeur de cabinet de Jacques Pélissier outrageusement « Algérie française ». Il croit même avoir entendu, dans sa bouche, un éloge de la torture.

C'est qu'en cette fin d'année les tensions sont mises à vif par les bombes du FLN qui explosent sans arrêt dans Alger. Chacun doit choisir son camp.

L'ex-croisé du piton l'a choisi. Quand les pieds-noirs, se sentant trahis par de Gaulle, commencent à dresser des barricades dans Alger, le 24 janvier 1960, son cœur balance. D'après un de ses amis pieds-noirs, le docteur Armand Fine, il fraternise avec les insurgés. Selon Jacques Péliissier, il fait tout pour maintenir la cohésion, ébranlée, des fonctionnaires du GG.

Étrange époque où tout se délite, sur fond de barricades, et que Chirac vit aussi mal que Péliissier. « Nous avons assisté, écrira Chirac, au spectacle étonnant de la disparition des directeurs du gouvernement général. Ils devaient être au nombre de quinze. Combien sont demeurés en poste ? Tout au plus deux ou trois, les autres ont naufragé. Le soir de l'affrontement, on a fini par retrouver l'un des plus éminents de ces hauts fonctionnaires, caché, apeuré, chez un de ses amis. Les autres avaient couru plus loin ¹. »

Révoltés par les ultras de l'« Algérie française », dégoûtés par la couardise de l'administration, Jacques Friedmann et Bernard Stasi décident d'envoyer une motion de soutien au général de Gaulle. Tous les élèves de la promotion « Vauban » la signeront sans sourciller. Tous, sauf un. C'est Jacques Chirac. « Je ne signe pas de chèque en blanc », tranche-t-il. Il n'apposera son nom au bas de la liste que deux jours plus tard (« Parce qu'il sentait que le mouvement des barricades était en train de retomber », dira plus tard Pierre Joxe).

Pour justifier son attitude, Jacques Chirac a toujours eu recours à des explications filandreuses, du genre : les fonctionnaires ne doivent pas approuver le chef de l'État mais le servir. Il n'empêche. Pendant les deux jours qui précéderont sa décision de signer, il est clair que l'exalté du piton avait, une fois de plus, repris le dessus.

À son retour en France, en avril 1960, Jacques Chirac est un ultra, partisan de la légalité. Une espèce rare que symbolise parfaitement Michel Debré, alors Premier ministre, déchiré de contradictions, pantelant à force de contorsions. C'est ce qui expliquera plus tard les étranges affinités que cultiveront les deux hommes.

1. *Les Mille Sources*, *op. cit.*

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01ELJN000451.N001
Dépôt légal : janvier 2016